

Cahiers LITUANIENS



N°7 - Automne 2006 - 7^e année



www.cahiers-lituniens.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Ce pays, c'est la Lituanie dont le nom remplit ma tête et mon cœur. Je veux vous la faire connaître. Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises, déjà nordiques, certes, mais amoureuses encore des couleurs. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gedymîn et de Jagellon. »

Oscar Milosz (1919)

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

« Par trois fois, les Lituaniens ont fondé leur Etat, mais cette troisième fois, dont nous avons été nous-mêmes les témoins et les acteurs, est à mes yeux la plus réussie, c'est celle qui a vu couler le moins de sang. Plus encore, c'est certainement la première fois que nous vivons en si bonne entente avec tous nos voisins. Cette décennie est la plus longue période de liberté dans l'expérience des Lituaniens. »

Marius Ivaškevičius (2001)

N°7 / 2006

Strasbourg, automne 2006

Revue publiée avec le soutien financier
de la Fondation Robert Schuman (Paris)

Illustration de couverture :

« *Vilniuje Šv. Onos bažnyčia besigrožintis Napoleonas su cigarete rankoje* »
(Napoléon admirant l'église Sainte-Anne à Vilnius, une cigarette à la main)
acrylique de Kęstutis Grigaliūnas, avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Éditeur :

Association Alsace-Lituanie
4, place Arnold - 67000 Strasbourg
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Rozières, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Annie Dumoulin,
Liudmila Edel-Matuolis, Jean-Marie Hummel, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michellini,
Karolina Paliulis, Yves Plasseraud, Marielle Vitureau, Saulius Žukas.

Crédits photographiques :

Pascal Adalian, UMR 6578 CNRS, Université de la Méditerranée : p. 6 à 12.
Lietuvos dailės muziejus : p. 4, 14, 28, 35, 36, 40, 43, 44, 50, 57, 58.
Librairie Larousse, p. 16. Kainos, p. 23.
Związek Polskich Artystów Fotografików : p. 29. Eglė Kačkutė-Hagan : p.37.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 2-9521912-3-9 (pour le n°7)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2006

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2006

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.
Imprimé en France

www.cahiers-lituanien.org

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
<i>HISTOIRE</i>	
Les ombres de la retraite de Russie : Vilna 1812 – Vilnius 2002	7
<i>par Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli et Thierry Vette, chercheurs du CNRS -UMR 65/78, membres de l'équipe française d'anthropologie biologique de l'Université de la Méditerranée</i>	
Les Météorites de Vilnius, ces pierres qui changèrent l'histoire des sciences	15
<i>par Piotr Daszkiewicz, biologiste et historien des sciences, chargé de mission au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris, et Radostaw Tarkowski, chercheur géologue à l'Institut de Géographie de l'Ecole Supérieure de Pédagogie à Cracovie</i>	
<i>CULTURE</i>	
Philosophie : Emmanuel Levinas de retour en Lituanie	23
<i>par Jūratė Baranova, professeur de philosophie à l'Université pédagogique de Vilnius</i>	
L'évangile photographique de Vilnius selon Jan Bułhak	29
<i>par Margarita Matulytė, historienne de la photographie, Vilnius</i>	
Arts plastiques : la magie de l'artifice chez Kęstutis Grigaliūnas	37
<i>par Laima Kreivytė, critique d'art, Vilnius</i>	
<i>LANGUE ET LITTÉRATURE</i>	
De l'usage du ruthénien dans le grand-duché de Lituanie	41
<i>par Elmantas Meilus, chercheur de l'Institut d'histoire de Lituanie, Vilnius</i>	
Les gardiens de la langue lituanienne	45
<i>par Aida Kiškytė-Degeix, Université de Limoges</i>	
« Le livre du Destin »	51
<i>une nouvelle d'Antanas Biliūnas, traduite en français par Jean-Claude Lefebvre</i>	
Sommaire des numéros précédents	59
Turinys lietuvių kalba	
Summary in English	60



Jan Buřhak, Eglise Saint-Michel, Vilnius 1914

Editorial

par Philippe Edel

Lors d'une réunion publique à Strasbourg, le dirigeant d'un syndicat de transporteurs routiers déclara récemment sa stupéfaction devant la multiplication des codes internationaux sur les plaques minéralogiques des camions circulant aujourd'hui sur nos routes : « *certains viennent de pays dont nous ne savions même pas qu'ils se trouvaient en Europe !* ». Au-delà de la boutade – qui pourtant n'a pas un doute devant certains codes comme BIH, BY ou SCG ? – c'est toute la diversité de l'Europe qui se révèle à nous progressivement depuis une quinzaine d'années et qui nous interpelle désormais chez nous, et pas seulement sur nos routes.

Afin de poursuivre la consolidation de la « mémoire européenne commune » que nous évoquions dans notre précédent numéro, celui-ci s'ouvre sur trois thèmes croisés franco-lituanien. Les membres de l'équipe française du CNRS, qui ont effectué des fouilles sur place après la découverte en 2001, dans la banlieue nord de Vilnius, d'une fosse commune de soldats de la Grande Armée de 1812, nous relatent d'abord le résultat de leurs recherches et découvertes. Ensuite, deux chercheurs polonais nous expliquent comment des météorites tombés en Lituanie ont pu changer l'histoire des sciences en France grâce aux relations étroites qu'entretenaient scientifiques français et lituanien au XIX^e siècle. Enfin, nous poursuivons la présentation de grands hommes français originaires de Lituanie. Après l'historien de l'art Jurgis Baltrušaitis, le sémanticien Algirdas Julien Greimas et le poète Oscar Milosz¹, nous vous proposons cette année un portrait du philosophe Emmanuel Lévinas, « de retour en Lituanie » à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance à Kaunas.

Illustré en couverture par une peinture acrylique pleine d'humour de Kęstutis Grigaliūnas et, en pages intérieures, de dix photographies de Jan Bułhak, dont les itinéraires nous sont décrits par deux critiques d'art lituanien, le numéro aborde également les langues de Lituanie avant de s'achever avec une nouvelle inédite d'Antanas Biliūnas (1905-1970). Neveu de Jonas Biliūnas², directeur de la bibliothèque de Panevėžys, poète, auteur de contes, il s'est également signalé par son engagement politique, qui lui valut en 1946 une condamnation à cinq ans de prison, notamment pour avoir écrit un article intitulé « Les trains de la mort » portant sur les déportations en Sibérie³.

¹ Respectivement dans *Cahiers Lituanien* n°4, 2003 ; n°5, 2004 ; n°6, 2005.

² Cf. les nouvelles *Touché !* et *La fin* de Brisius de Jonas Biliūnas parues dans *Cahiers Lituanien* n°3, 2002.

³ Cf. aussi l'interview de Vanda Juknaitė sur les déportés de la mer de Laptev dans *Cahiers lituanien* n°6, 2005.



Soldat de la Grande Armée figé dans sa dernière position

Les ombres de la retraite de Russie : Vilna 1812 – Vilnius 2002

*par Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli
et Thierry Vette¹*

En octobre 2001 un grand projet d'urbanisme doit voir le jour à Šiaurės Miestelis, le quartier nord de Vilnius. Lors de la pose d'une canalisation d'égout, une pelleteuse met à jour des restes de corps humains. Le travail est immédiatement arrêté et les autorités sont averties. La police, une fois sur place, constate la présence d'une centaine de corps enchevêtrés. Les ossements sont recueillis puis transportés à l'Institut médico-légal de Vilnius. L'équipe d'anthropologie du professeur Rimantas Jankauskas commence l'expertise des ossements. Le site dans lequel a été réalisée la découverte est une ancienne caserne militaire soviétique, aujourd'hui désaffectée. La première hypothèse, quant à l'origine des corps, serait une exécution de masse datant de l'occupation hitlérienne ou de la période stalinienne. Rapidement, l'analyse d'objets découverts avec les restes va permettre de démontrer que la piste initiale n'est pas la bonne et que les corps découverts sont ceux de soldats de la Grande Armée de Napoléon, disparus au cours de la campagne de Russie de 1812. Hélas, le froid, la neige et les gelées arrivent, les travaux de recherche doivent être interrompus pour quatre mois.

En décembre 2001, l'ambassadeur de France en Lituanie est contacté et se rend sur les lieux. Les soldats de la Grande Armée sont à nouveau sous les yeux de la France.

En janvier 2002, le professeur Jankauskas contacte son confrère le professeur Olivier Dutour, de l'Université de la Méditerranée, et l'équipe marseillaise d'anthropologie biologique qui est spécialisée dans l'étude des charniers historiques. Ces experts ont notamment travaillé sur les fosses communes de la grande peste de 1720 qui décima la population en Provence.



Bouton de la garde
impériale

⁴ Les auteurs remercient Mmes Birutė Kulnytė (Directrice du Musée National de Lituanie) et Gražina Gleizniėnė (Directrice du Centre de Restauration du Musée National de Lituanie) qui ont permis l'accès au matériel et ont mis à leur disposition une salle pour la mission d'inventaire des pièces uniformologiques. Les analyses, les manipulations et l'inventaire réfléchi des objets restaurés ou en cours de restauration ont été permis et facilités grâce à la collaboration de Mademoiselle Rasa Kubiliūtė (Restauratrice en charge du mobilier issu des fouilles du Charnier de Vilna, 1812).



Shako du 21^e régiment d'infanterie

En mars 2002, après une interruption de quatre mois, le département d'archéologie de Vilnius, sous la direction du Dr Justina Poškienė, reprend les fouilles. L'équipe d'anthropologues du Pr. Jankauskas vient prêter main-forte et la course contre la montre débute. Les travaux de construction doivent impérativement recommencer début avril, les ouvriers et leurs engins de chantier attendent impatiemment pour reprendre possession des lieux.

L'équipe française d'anthropologie biologique (UMR 6578 CNRS) de l'Université de la Méditerranée, composée de six chercheurs, atterrit à Vilnius le 20 mars. Elle s'est réunie en urgence et a eu juste le temps de préparer son voyage et de réunir les fonds nécessaires à cette campagne, prise en charge par le CNRS et aidée par l'ambassade de France. Le travail commence immédiatement. Les scientifiques français découvrent une fosse de 40 mètres de longueur (39 – 42 m) sur 10 m de largeur (6 m au sud-ouest et 8 m au nord-est) qui débute 2 mètres au-dessous du niveau actuel du sol, ayant une profondeur de 1,5 m et de section semi-circulaire. Il leur est attribué une partie de 10 mètres de longueur, ce qui va représenter 100 m² de surface à étudier. Cette zone est identifiée sous l'appellation PL1 et sera l'objet d'une étude qualitative. La parcelle restante, PL2, de 30 mètres linéaires, sera traitée par les équipes lituaniennes et fera l'objet d'une étude quantitative.

La densité de squelettes très importante et les conditions climatiques seront les principales difficultés rencontrées ; les premiers jours, il fait encore très froid et il neige. Durant les fouilles de printemps, une continuation de la tranchée fut découverte au sud-ouest, la connexion avec la précédente fut détruite pendant les travaux de construction. Cette partie (nommée plus tard PL3) ne fut pas traitée pendant le printemps car elle n'était pas comprise dans la zone en travaux.

Pour protéger le site des curieux et des pilleurs, les Français dorment à tour de rôle dans un vieux camping-car qui leur a été prêté par un compatriote demeurant dans la capitale lituanienne. Les conditions sont précaires, il y aura jusqu'à –6°C certaines nuits.

Les anthropologues quadrillent le terrain, cartographient les lieux selon une méthode planimétrique (système de grille filaire au m²) qui leur permet

de différencier les squelettes les uns des autres par une numérotation individuelle. Chaque corps est répertorié et photographié au moyen d'un appareil numérique, les distorsions seront corrigées par un logiciel spécifique, ainsi l'orientation et la position de chaque squelette sera reprise sur une carte générale établie jour après jour. Cette technique permet la compréhension des pratiques funéraires utilisées et des événements liés : identification individuelle, processus de décomposition des corps, conditions d'inhumation, mode de remplissage de la fosse, localisation des artefacts.

En avril 2002, la salle de dissection de la Faculté de médecine de Vilnius n'est plus qu'un vaste ossuaire où 200 sacs étiquetés remplis d'ossements attendent d'être expertisés. Les engins de travaux publics redémarrent, les travaux reprennent, une page de l'histoire de Vilnius vient d'être tournée. En France et en Europe les médias se font l'écho de la découverte : les ombres de l'épopée resurgissent !

En septembre 2002, les anthropologues lituaniens débute les fouilles du site PL3, sous l'œil scrutateur d'une caméra de la BBC. La fosse se poursuit dans la direction nord-sud ; elle a une longueur de 30 m et une largeur de 6 m. Les squelettes apparaissent deux mètres sous la surface contemporaine. La profondeur est de 1 mètre en section semi-circulaire. Ces faits confirment l'hypothèse d'une tranchée en V réalisée pour une batterie d'artillerie française. Les sources lituaniennes indiquent que deux batteries furent stationnées dans cette zone pour former une seconde ligne de fortification.



Bouton du 7^e régiment
d'artillerie à pied

En octobre 2002, l'équipe marseillaise du CNRS retourne à Vilnius et débute des travaux de recherche sur certains squelettes représentatifs. L'ensemble des restes des soldats de la Grande Armée est déposé dans des sacs funéraires financés par le maire de Vilnius : cela représente environ 2 600 corps. Ils sont, après étude, déposés dans la chapelle du cimetière d'Antakalnis.

En mai 2003, l'équipe française reprend le chemin de la Lituanie pour étudier systématiquement tout le mobilier exhumé lors de la fouille. En collaboration avec les services de restauration du Musée National de Lituanie, l'analyse a pour objet d'apporter des informations nouvelles ainsi que des confirmations de faits historiques sur les dernières journées de la campagne de Russie.

En juin 2003, l'équipe participe à la cérémonie de réinhumation des soldats le 1^{er} juin au cimetière d'Antakalnis.

L'étude des corps va permettre d'établir un bulletin de santé d'hommes disparus il y a 190 ans. Les ossements retrouvés à Vilnius vont en effet pou-



Bouton du 17^e régiment
d'infanterie de ligne

voir nous donner l'état sanitaire des jeunes Européens du début du XIX^{ème} siècle et en déduire : sexe, âge, stature, état bucco-dentaire, facteur de stress, carences alimentaires, maladies, etc. Les chercheurs tentent aussi d'identifier la présence de maladies. Par exemple, y a-t-il bien eu épidémie de typhus comme l'indiquent des témoins de l'époque ? Un homme atteint de cette maladie meurt de septicémie, autrement dit d'un empoisonnement du sang. Il faut retrouver des traces de sang pour répondre à cette question. Les scientifiques peuvent en découvrir dans la pulpe dentaire. Effectivement, l'intérieur des dents est fortement irrigué tout en étant protégé de l'extérieur par l'ivoire et l'émail. Les biologistes s'emploient à extraire du sang séché de cette partie du corps, pour rechercher des restes d'ADN de bactéries, mais jusqu'à présent aucune trace de typhus n'a été trouvée.

L'étude de tissus provenant de restes d'uniformes va peut être permettre d'aider à ces recherches. Des lambeaux de toiles fines pouvant provenir de chemises, caleçons ou doublures d'habit ont été découverts. Ils peuvent être porteurs d'informations car ils ont été en contact direct avec la peau des soldats. On a déjà pu découvrir deux squelettes de poux dans ces débris qui, après étude, pourront peut-être nous en apprendre plus sur l'état sanitaire de ces hommes.

L'analyse des ossements a établi que des soldats étaient porteurs de certaines maladies : des os portent des traces de syphilis, de tuberculose osseuse.

Des recueils de poils (ou cheveux ?) ont été effectués. Ils seront étudiés et permettront d'identifier des restes humains ou animaux. En effet, les poils d'ours, de chèvres ou autres entraient dans la confection des uniformes de l'époque (pelisse, bonnet d'ourson, colback...).

Le secteur analysé par les scientifiques français (PL1) laisse apparaître 717 squelettes, soit une densité de 7 corps par m². Cette densité semble identique tout au long de la fosse, ce qui permet d'estimer de 2 000 à 3 000 le nombre de soldats simultanément inhumés dans cette tranchée. Une mesure plus précise du nombre de victimes a été réalisée au département d'anatomie de l'Université de Vilnius. Grâce à la méthode du nombre minimum d'individus (NMI), le nombre de fémur gauche, os le plus présent, donne pour PL1 : 886, PL2 : 979, PL3 : 1 000, auxquels il faut rajouter 404 non attribuables à un secteur car collectés durant les travaux de construction. Le total minimum d'individus peut ainsi être estimé à 3 269 !

Dans la zone 1 (886 fémurs gauches), les restes de 426 individus complets sont soumis à des analyses supplémentaires. L'ensemble des ossements

recueillis donne 443 individus qui sont identifiés comme des hommes, 3 comme probablement des hommes, 8 comme des femmes, 7 probablement des femmes, et le reste ne peut être déterminé.

Dans la zone 2 (979 fémurs gauches), les restes de 146 individus complets sont soumis à des analyses supplémentaires. L'ensemble des ossements recueillis donne 610 individus qui sont identifiés comme des hommes, 9 comme probablement des hommes, 10 comme des femmes, 12 probablement des femmes, et le reste ne peut être déterminé.

Dans la zone 3 (1000 fémurs gauches), les restes de 426 individus complets sont soumis à des analyses supplémentaires. L'ensemble des ossements recueillis donne 695 individus qui sont identifiés comme des hommes, 9 comme probablement des hommes, 17 comme des femmes, 5 probablement des femmes, et le reste ne peut être déterminé.

Des ossements non attribuables, on peut identifier : 135 hommes, 1 homme probable, 2 femmes, et 4 femmes probables.

Ainsi le nombre final d'hommes du site est de 1 883, hommes probables 22, femmes 29, femmes probables 18 ; les restes de 1 317 individus ne sont pas identifiables, du fait du mauvais état du squelette.

Concernant l'âge, le champ d'observation ne révèle pas d'enfant dans cette fosse, même si certains squelettes sont jeunes (moins de 20 ans). La majorité des corps ont la vingtaine d'années, ce qui permet, à ce point de l'étude, de confirmer l'origine militaire du charnier et d'écarter l'hypothèse d'une épidémie de typhus ayant décimé la population de Vilna. L'âge biologique est déterminé en laboratoire grâce aux squelettes complets recueillis, on utilise les méthodes classiques de l'archéanthropologie et de la médecine légale (chronologie de la fusion des épiphyses, reliefs de la symphyse pubienne, synostoses des sutures crâniennes). Pour 15 femmes, 4 sont décédées entre 18 et 20 ans, 2 autour de 20 ans, 5 autour de 20-25 ans, 1 autour de 25-30 ans, 2 autour de 30-35 ans. Pour 430 hommes, 46 sont décédés à un âge compris entre 15 et 20 ans (le plus jeune avait 15 ans – fusion incomplète de l'os coxal), 211 autour de 20-25 ans, 115 autour de 25-30 ans, 39 autour de 30-35 ans, 10 autour de 35-40 ans, 5 autour de 40-45 ans, 3 vers 50 ans et 1 entre 50 et 60 ans. Pour le reste des individus, l'âge n'a pas pu être déterminé avec précision. Ces données sont en adéquation avec le fait que la Grande Armée de 1812 était composée de nouvelles recrues.

La mesure des ossements, et plus particulièrement des humérus, fémurs et tibias, a permis d'établir une taille moyenne. Deux méthodes de calcul différentes donnent des valeurs oscillant entre 1,70 m et 1,75 m. Ces tailles paraissent importantes compte tenu du fait que, fin 1811, l'Empereur abaisse la taille du conscrit à un minimum de 1,48 m pour organiser sa nouvelle grande armée. Les soldats qui sont morts à Vilna lors de la retraite étaient des « survivants ». Ils avaient vécu l'ensemble de la campagne et les



Bouton du bataillon
des ouvriers militaires
de la marine

privations qui allèrent avec. La sélection naturelle ayant fait disparaître les plus faibles, cela a-t-il une relation de causalité avec la taille ? Le très bon état sanitaire, et notamment dentaire, des individus de la fosse tendrait à le prouver.

Des études sont en cours sur des échantillons de sable prélevés à l'emplacement de l'appareil digestif de certains corps. Le contenu de ceux-ci pourra peut-être être déterminé et nous saurons alors quels ont été les derniers repas de ces soldats.

Le contact rapproché entre les squelettes, illustré par la très faible quantité de dépôts entre les os, atteste du fait que les corps furent inhumés simultanément ou tout du moins dans un laps de temps très court ! L'accumulation des corps sur les deux côtés de la fosse démontre qu'elle fut remplie depuis ses bords. Les squelettes découverts au milieu de la tranchée correspondent à des corps qui ont glissé par-dessus les autres. Il est très probable que les corps furent jetés depuis les bords de la tranchée par les personnes chargées de l'inhumation. La position anatomique de nombreux squelettes suggère fortement que les corps furent très peu manipulés ; de plus, certaines positions sont très différentes de celles liées à la rigidité cadavérique, suggérant que le froid intense a congelé ces victimes dans la position qu'elles avaient au moment de la mort, et conservée par la rapide inhumation des corps. Ainsi, l'un des corps a été trouvé en position fœtale ; un autre, exténué, est décédé accroupi, gelé assis sur ses talons, positions dans lesquelles ils ont été retrouvés presque 200 ans plus tard.

L'analyse des ossements ne montre pas de pathologie traumatique fraîche, mais a contrario des pathologies traumatiques cicatrisées. L'observation de fractures survenues longtemps avant la mort, dans d'autres combats, et plus ou moins bien réduites, indique sans aucun doute qu'il s'agit de soldats qui furent engagés dans les campagnes militaires antérieures à 1812.

D'autres données mettent en évidence le contexte de crise : l'inhumation simultanée d'hommes et de chevaux, trois chevaux et un petit équidé (probablement une mule) furent découverts au fond de la tranchée au contact direct des corps humains. De même, l'inhumation de corps portant des vêtements fut clairement révélée par la découverte de restes de différents uniformes en position correcte : boutons sur le thorax, boucles de ceinture sur les lombaires, fragments de guêtres en place sur les tibias, semelles de chaussures au contact des os des pieds. Un shako avec ses cocardes tricolores encore en place sur un crâne ! L'absence d'armes révèle un désarmement ou une retraite désordonnée. L'analyse des boutons permet de conclure que des

soldats ou officiers de dizaines de régiments différents furent inhumés dans la même tranchée.

Une étude du mobilier retrouvé sur le site a été réalisée. On peut indiquer pour ce qui a pu être identifié :

- Des restes de draps de laine foncés : pouvant avoir été bleus, verts, rouges... et qui formaient essentiellement l'extérieur des uniformes : habits, capotes, guêtres et culottes pour l'infanterie ; habits, dolmans, gilets, vestes d'écurie, pantalons de cheval, manteaux, portemanteaux ou schabraques pour la cavalerie...

- Des restes de drap de laine clair : pouvant avoir été blanc, beige... et qui formaient les gilets, culottes, revers et retroussis de basques des habits d'infanterie et de certains corps de cavalerie...

- Des restes de toile (lin, chanvre, coton, soie...) provenant majoritairement des doublures d'uniformes (habits, culottes, gilets...). Les morceaux dont la texture est la plus fine peuvent être attribués à de la doublure de vêtements d'officiers ou à des chemises...

- Des boucles en cuivre à ardillon et anneaux divers, pouvant provenir de havresacs d'infanterie, de ceinturons...

- Des anneaux de petit diamètre (en or et argent), boucles d'oreilles et bagues.

- Des cocardes en cuir (bleu, rouge, blanc) de l'armée française, dont une qui reposait sur les restes d'un shako placé sur le crâne de son dernier propriétaire.

- Les restes de shako, en cours de restauration ; un portant une plaque réglementaire 1810 du 2^e régiment d'infanterie de ligne ; un second en cuir avec visière à jonc en laiton et restes de drap de laine de recouvrement, un troisième incomplet mais possédant des restes de sa plaque modèle 1812 au chiffre du 21^e de ligne (des traces de suie ont été retrouvées sur des fragments de feutre de ces shakos).

- Diverses pièces de cuir pouvant avoir été des chaussures, des bottes, des havresacs et autres pièces d'équipements : harnachements...

- Des boutons de diverses sortes : Boutons plats en bois, en os, en écailles ou en cuir ; ils étaient utilisés pour les capotes, les culottes (fermeture du pont, bretelles), les gilets, les chemises (cou et manches), guêtres. Boutons bombés, en bois recouverts de fine tôle d'étain ou de cuivre, pour la cavalerie (hussards, chasseurs à cheval). Seule l'âme de bois ou des traces de métal ont survécu. Boutons plats en cuivre ou métal blanc ; certains boutons réglementaires sont encore identifiables par les dessins apparaissant en relief ; les boutons de métal blanc ont quasiment disparu, rongés par l'oxydation. Petits boutons plats, de métal jaune, en place sur des restes de drap, de tissus provenant de guêtres d'infanterie.



Jan Bułhak, Palais De Reus, Vilnius 1913

Les météorites de Vilnius, ces pierres qui ont changé l'histoire des sciences

par Piotr Daszkiewicz et Radosław Tarkowski

Au début du XIX^e siècle, l'université de Vilnius était l'un des plus importants centres scientifiques en Europe. Les recherches géologiques, botaniques et zoologiques y étaient particulièrement développées. Les historiens des sciences parlent notamment de la grande école naturaliste de Vilnius-Krzemieniec¹. Les relations des naturalistes de cette université avec la France étaient nombreuses et importantes. Des savants français enseignaient à Vilnius. L'échange de collections, de lettres, d'ouvrages, de résultats de recherche était courant. Des naturalistes de Vilnius vinrent en France pour y perfectionner leurs connaissances et nouer des liens avec les scientifiques français.

En 1808, deux grands naturalistes français, Alexandre Brongniart (1770-1847) et Georges Cuvier (1769-1832), ont publié un *Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris*. La découverte selon laquelle diverses strates géologiques se différencient par les fossiles marqua l'histoire de la paléontologie. Elle confirma les observations préalables de l'ingénieur anglais W. Smith. La publication de l'ouvrage de Brongniart et Cuvier initia et popularisa en Europe la méthode de datation des roches sur la base de fossiles. C'est en 1822 que A. Brongniart² prouva, dans *Description géologique des environs de Paris*, que les sédiments de craie de Pologne, de Lituanie³ et de France ont le même âge alors qu'auparavant on considérait qu'ils étaient originaires d'époques différentes. Ainsi, pour la première fois, on démontrait l'importance de l'étude de la faune et de la flore fossiles pour la datation géologique.

Cette découverte particulièrement importante fut rendue possible grâce à la correspondance que A. Brongniart entretenait avec un scientifique de Vilnius : « *Je tire ces rapprochements des échantillons qui m'ont été envoyés par M. Horodecki, professeur à Wilna. Je les avais déjà annoncés dans le Rapport*

¹ Dans la ville de Krzemieniec (aujourd'hui en Ukraine), il existait un célèbre lycée, réputé non seulement grâce au très haut niveau de l'enseignement, mais aussi grâce aux recherches scientifiques des professeurs de Krzemieniec, souvent liés à l'université de Vilnius.

² Cuvier G. et Brongniart A., 1822 *Description géologique des environs de Paris*, par MM. G. Cuvier et Alex. Brongniart. Nouvelle édition dans laquelle on a inséré la description d'un grand nombre de lieux d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, etc., qui présentent des terrains analogues à ceux du bassin de Paris, par M. Alex. Brongniart. Paris, G. Dufour et E. d'Ocagne.

³ Il s'agit ici du Grand-duché de Lituanie, qui comprenait aussi la Biélorussie et une grande partie de l'Ukraine.



La pierre Puntukas, près d'Anykščiai, célèbre dans toute la Lituanie, bien que post-glaciaire et non météorique.

que j'ai lu à l'Académie royale des Sciences, le 3 août 1819. Je tiens également de M. Horodecki des coquilles qui indiquent sur la craie de Lituanie un terrain de sédiment supérieur semblable à celui des environs de Paris ». « J'ai reconnu dans les échantillons de ce calcaire que je tiens de M. Horodecki et qui vient des environs de Grodno, de Poczajów, et de Krzemieniec en Volhynie : un Trochus très semblable au Trochus magnus ; des Cardium voisins du Cardium obliquum ; des Cérites ; des Modioles. Quoique ces coquilles soient en petit nombre, que leur état de conservation ne permette pas d'en déterminer les espèces, la nature de la pierre et ce que j'ai dit plus haut ne me laissent aucun doute sur la présence des terrains de sédiment supérieur analogue à ceux de Paris dans la partie de la Pologne [et Lituanie] que je viens de nommer ».

Qui était donc, ce naturaliste de Vilnius, correspondant de Brongniart et Cuvier ? Ignacy Horodecki (1776-1824) a fait ses études à l'Ecole Centrale Lituanienne⁴ où il obtint le grade de docteur en philosophie. Dans les années 1799-1816, il enseignait les sciences naturelles et les mathématiques au lycée de Vilnius. Parallèlement, à partir de 1814, il était chargé de diverses fonctions auxiliaires à la chaire de chimie, puis à celle de minéralogie de l'université. A partir de 1816, il travailla comme professeur adjoint, puis, suite au départ de Feliks Drzewiński⁵ à Paris, il assura les cours de minéralogie. En 1822, le

⁴ Ecole fondée suite à la réforme de l'Académie de Vilnius, une des plus importantes institutions de l'époque des Lumières dans l'Etat polono-lituanien.

⁵ Feliks Drzewiński (1788-vers 1850), professeur de minéralogie et de géologie à l'université de Vilnius, élève de R.J. Häuy.

Conseil de l'université l'éleva au grade de professeur. Les cours de Horodecki, basés sur le manuel de Drzewiński, comptaient parmi les plus modernes en Europe. Il organisa également les travaux pratiques de géologie en explorant avec ses étudiants les environs de Vilnius. Les minéraux trouvés pendant ces excursions servaient aux expériences scientifiques⁶. Horodecki fut membre de la Société de Médecine de Vilnius et de la Société de Médecine de Paris. Il était particulièrement aimé de ses étudiants.

La bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle à Paris conserve les manuscrits de trois lettres de Ignacy Horodecki adressées à Alexandre Brongniart ainsi que les minutes des réponses de Brongniart⁷. Les recherches dans les archives de Vilnius ont mis en évidence l'existence d'une seule lettre de Brongniart à Horodecki⁸. La correspondance sauvegardée au Muséum à Paris est donc une documentation particulièrement précieuse pour l'histoire des sciences naturelles et de l'Université de Vilnius.

Une partie de cette correspondance est consacrée aux minéraux jugés à l'époque nouveaux pour la science. Ainsi, concernant la vilnite⁹ et sur la base d'un envoi de Horodecki, Brongniart écrivit : *« J'ai l'honneur de vous envoyer encore un minéral ; peut-être que M. Laugier trouvera bon d'en faire une analyse ; on l'a trouvé dans le sable sous une forme arrondie, avec la surface raboteuse, il pesait environ dix livres, mais je n'en possède plus qu'un peu au dessus d'une livre ; par la pesanteur, la dureté, la cassure et l'éclat, il pourrait s'approcher du spath adamantin dont il n'affecte pas la cristallisation ; si l'analyse donc montre que c'est une espèce nouvelle, je propose de le nommer Wilnit, parce qu'il est trouvé sur une montagne d'alluvion à Wilna. »*

L'échange de spécimens et de collections était très important et revenait souvent dans les lettres. La Lituanie restait à l'époque un pays peu connu des naturalistes français. Rien étonnant qu'une description géologique ait occupé une partie importante de la correspondance entre les naturalistes : *« Vilna n'est pas entouré que des montagnes d'alluvion composées en plus grande partie de sable de différentes couleurs ainsi que d'argile ordinaire souvent au-dessous ou au-dessus de couches de sable, mais sur les bords de nos rivières se trouvent quelquefois la marne et la pierre calcaire avec les pétrifications parmi lesquelles nous avons trouvé une jolie ramification de coraux blancs couverts de petits trous comme dans les madrépores, dont nous avons plusieurs variétés trouvées près de Vilna. Le grès ne se trouve ici qu'en morceaux ; plus loin, c'est-à-dire à quelques lieues de Vilna, il y en a de grandes carrières entremêlées de chaux*

⁶ Horodecki réussit à obtenir à la base d'un de ces minéraux l'oxyde de lithium, composé connu des savants seulement depuis quelques années.

⁷ Les manuscrits n° 1966-488 à 492.

⁸ Garbowska J., 1993 Nauki geologiczne w uczelniach Wilna i Krzemieńca w latach 1781-1840. Prace Muzeum Ziemi, 42, p. 6-112.

⁹ Aujourd'hui ce nom est considéré comme synonyme de wollastonite.

ainsi que de tout calcaire souvent en forme de stalactites. Ces grès ne sont pas bons pour les fourneaux de fonderie parce qu'ils font effervescence avec les acides. Dans les districts plus éloignés on trouve le gypse fibreux et lamelleux souvent en couches entremêlées de marne dont vous verrez, Monsieur, les échantillons dans le paquet que je vous adresse avec le sélénite et les autres productions du pays. Cette année dans les environs de Vilna, j'ai travaillé paisiblement avec mes disciples pour chercher les débris des roches anciennes et des pétrifications, nous en avons ramassé une quantité, dont je ne puis cependant vous envoyer beaucoup, à cause de la difficulté du transport. (...) Monsieur Drzewiński vous présentera les trois pièces de la fausse strontianite de Sibérie, dont les sels que j'ai faits ne brûlent pas avec la couleur pourpre dans l'alcool, les autres productions parmi lesquelles est le sable pénétré de l'huile minérale qui brûle avec l'odeur de l'ambre jaune, cette pierre est trouvée près de Vilna, ainsi que la pierre puante qui n'est qu'en petites pièces trouvées par hasard dans le sable qui nous environne, elle ne ressemble pas au marbre noir puant par frottement qui orne quelques-unes de nos églises, parce que nous avons trouvé une pièce dans la couleur grise et l'autre noirâtre en couches, tandis que le marbre noir de nos églises est tout à fait noir avec la cassure un peu éclatante comme le marbre primitif. Vous aurez la bonté, Monsieur, de me faire savoir si vous donnerez une autre édition de votre *Traité de minéralogie*, parce que je veux m'occuper de sa traduction dans l'état où il est »

Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, on doutait de l'origine extraterrestre des météorites. Les analyses chimiques faites par Antoine-Laurent Lavoisier (1743-1794) démontraient « que ces pierres supposées tombées du ciel » ne contenaient en réalité aucune substance inconnue sur la terre. De plus, les savants avaient réussi à expliquer les mécanismes de la foudre, alors qu'auparavant l'apparition de météorites était souvent considérée comme liée aux violentes tempêtes. Même le travail très documenté de Ernst Chladni (1756-1827), par lequel ce physicien de Riga défendait l'idée que des pierres et masses de fer tombaient effectivement du ciel, fut accueilli avec une grande réserve. Il fallut attendre les résultats d'un rapport officiel de Jean-Baptiste Biot (1774-1862)¹⁰ pour que l'origine extraterrestre des météorites soit acceptée par les savants de l'époque. Néanmoins, ces pierres constituaient toujours une grande énigme. On savait très peu sur leur composition chimique et même leur origine restait inconnue¹¹. Rien d'étonnant à ce que les « aérolithes » aient suscité un grand intérêt chez les savants. L'envoi de plusieurs météorites de l'université de Vilnius à Paris ainsi que la description des circonstances de leur chute joua un rôle primordial dans les recherches sur l'origine des météorites. Dans sa lettre datée du septembre 1818, Ignacy Horodecki écrivit : « *En même temps, Monsieur, j'ai l'honneur de vous*

¹⁰ Rapport sur la pluie de météorites qui tomba en 1802 dans les environs du village d'Aigle en Normandie.

¹¹ Eruptions de volcans lunaires, comme l'expliquait Pascal, ou grandes roches existant dans l'espace interplanétaire ?

envoyer avec les trois variétés de la pierre puante, la moitié du fer qu'on a détaché pour moi d'une grande pièce trouvée isolée sur le sable dans le gouvernement de Minsk, district Mozyrz, terre de M. le comte Rokicki, qui m'envoyait ce morceau pour s'informer s'il doit en chercher encore davantage, et s'il pourrait en résulter quelques profits. La cassure de fer original ressemble tout à fait au fer de Pallas trouvé en Sibérie¹², et de même il est caractéristique par la présence d'une pierre qui ressemble à l'olivine et chrysolite ou péridot de M. Haiüy, puisqu'il est trouvé sur le sable, où, comme on m'a dit, tout le monde a passé sans le voir auparavant. Il paraît donc très probable que cette pièce est tombée de l'atmosphère et, par conséquence, le fer de Sibérie qui lui ressemble doit être de la même source. Je n'ai pas assez de circonspection de dire au propriétaire que ce fer ne servira à rien, quoique après je tâchais de lui persuader qu'il doit céder cette pièce pour le cabinet minéralogique de notre université de Vilna. Cependant jusqu'à ce temps il ne répond point à ma lettre et je ne sais pas quelle est la grandeur de la pièce tombée ».

Les échantillons originaires de Vilnius ont vivement intéressé Alexandre Brongniart et ses collègues du muséum de Paris. Dans une lettre envoyée 17 mai 1822, Horodecki expliquait donc : *« J'ai promis de vous fournir quelques détails sur la chute d'une pierre météorique en Volhynie, et vous communiquer les hypothèses que je déduis de pareil phénomène (...) Son histoire se réduit à peu de circonstances sûres, c'est-à-dire que cette même année on m'a montré une pièce de ce fer un peu plus de deux onces, dont la ressemblance avec le fer de Sibérie m'a frappé tellement que ma surprise a dû faire impression sur la personne qui me l'a offert en don, ne désirant de moi qu'une information de sa qualité et de la quantité dans laquelle on pouvait espérer de le trouver dans les montagnes. L'ayant reçu avec quelques renseignements sur le lieu où il fut ramassé et sur les outils qu'on a fabriqué de fer, j'en instruisis les membres de notre université : quelques-uns d'entre eux se chargent d'obtenir la reste avec une information plus détaillée sur son gisement et sa quantité totale ; mais malgré nos soins réunis nous ne pûmes réussir que très tard à empêcher l'entière transformation de ce fer en instruments. En 1819, nous en reçûmes encore deux pièces, l'une d'un poids plus d'une livre, et l'autre d'un peu moins, sans aucune information de son gisement, ni de la totalité de la masse que les paysans avaient continuellement diminuée. Vers la fin de l'année 1821 nous avons obtenu de cet endroit une nouvelle information, qui, quoi qu'on ait écrit, était peu sûre, et à laquelle était jointe une pièce pesant environ 40 livres du même fer ».*

Après avoir présenté les résultats d'analyses de météorites faites à Vilnius et en Allemagne, Horodecki continuait à décrire l'histoire de cette découverte : *« Enfin cette année le propriétaire de ce fer M. le comte Rokicki à son*

¹² Une météorite vénérée comme sacrée par les indigènes, découverte par les Cosaques de l'expédition de Simon Pallas (1741-1811) et rapportée en Europe, fut un important sujet de discussion scientifique des naturalistes de l'époque.

arrivée à Vilna au mois d'avril, nous a rendu le reste en une pièce du poids d'environ 200 livres (...). Selon les renseignements de M. le comte Rokicki, ce fer fut découvert par ses paysans en 1809 et 1810 sur un terrain sablonneux entouré et entrecoupé de marais et appartenant à son comté appelé Brahin dans le district de Rzeszyce, gouvernement de Minsk, entre le Borysthène ou Dniepr et la rivière nommée Pripet, non loin de leur confluent. M. le Comte ignore quelle était la quantité de cette masse ; on lui a rapporté qu'il en était deux à la distance d'environ 200 toises l'une de l'autre, ce que n'est pas sûr, mais il n'y a pas de doute que celle qu'on lui a rendue n'ait bien été diminuée par les paysans depuis l'époque de sa découverte jusqu'à l'année 1818 quand M. le comte l'a reçu et en a fait part à plusieurs personnes ; ce fut alors que je vous adressai la moitié de mon acquisition. C'est presque toute l'histoire de ce minéral analogue avec les pierres météoriques autant par son gisement qui est toujours isolé des autres minerais de fer, que par le témoignage de ceux qui l'ont vu ailleurs tombant de l'atmosphère avec les phénomènes propres à la chute des aérolites connu à Hrachina près d'Agra en Croatie l'année 1751, ce 26 juillet à 6 heures après midi.

Le 30 mars 1818 en Volhynie, dans les biens appelés Zaborzyca, possession de M. Pruszyński sur la rivière Stucz, tomba une météorite dont en 1819 notre université a obtenu une pièce dont j'ai une once et demie (...). Le propriétaire du terrain où ce bolide est tombé, après avoir trouvé qu'il pesait environ 47 livres étant encore chaud et $47 \frac{3}{4}$ après son refroidissement, l'a cassé en plusieurs morceaux pour en faire présent à ses voisines. Peu de temps après, notre université reçut une autre pièce pesant environ 9 livres du même bolide dont toute la figure, selon ce qu'on rapporte, ressembloit à un cube un peu allongé et irrégulier (...). L'époque à laquelle cette pierre est tombée avec ses petits satellites qui atteignirent la rivière, le 30 de mars 1818 à 6 heures du soir pendant que l'horizon se trouvoit clair ou sans aucun nuage marquant. Sa chute fut accompagnée d'une détonation et d'une lumière semblable à celle que laisse la trace des étoiles tombantes, et comme elle, en ligne très oblique. Cette obliquité et la dureté du terrain alors gelé furent cause que ce bolide sauta un peu, en lieu de s'enfoncer ; il resta fumant un instant et répandant une odeur de soufre en présence des témoins.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques échantillons d'une autre pierre météorique, sur la chute de laquelle je joins ici l'extrait du rapport qui a été adressé au gouvernement de Vitebsk [Vitepok] c'est-à-dire à quelques milles de la ville de Düna bourg dans le bien appelé Lidna appartenant à M. le comte Zyborg Plater. Selon son observation, faite avec une précision qui lui est propre, en présence de plusieurs témoins, entre 5 et 6 heures après midi le 30 juin 1820 pendant qu'il faisait beau sur l'horizon à la hauteur de près 60° et de la ligne méridionale près de 18° vers l'orient parut un globe de feu d'une couleur rose pâle et de la grandeur apparente de lune. Il courait de S:E au N:E suivi d'une

queue qui laissait derrière elle des nuages de fumée qui se dissolvaient dans l'air. Ayant atteint environ la hauteur de 30°, il s'allongea, perdit sa clarté et fit entendre, dans un rayon de 15 milles, des sifflements et des fracas de tonnerre précédés de trois violents coups de foudre. M. Plater compte, entre l'apparition de ce globe et les coups, environ 58" de temps.

Les résultats de ce phénomène sont qu'on a observé en même temps, quoique à distance assez éloignée, la plus grande masse de cette pierre tomber dans le grand lac Kodap, en faire jaillir de l'eau à quelques toises de hauteur et agiter tout ce lac, tandis qu'un de ses satellites tombait dans la rivière nommée Dubna, et qu'un autre s'enfonçait d'un pied et demi dans un terrain argileux très dur en présence de plusieurs paysans qui l'ont retiré encore chaud et répandait une odeur de soufre. (...) Cette pierre après avoir été brisée par les paysans, pesait environ 110 livres. Nous avons obtenu de M. le comte deux pièces ayant leur croûte et pesant ensemble près de 10 livres. (...). J'ajouterai à tous ces détails, qu'à 12 milles de Dünabourg, dans la propriété de M. le comte Tyzenhauz à Postawy, où selon son témoignage, l'apparition du dit météore fut sensible, il observa dans un temps le 25 juillet 1820 entre 6 et 7 heures du soir un autre météore semblable au globe de feu quant à la grandeur, mais présentant un feu blanchâtre, tandis que sa queue paraissait rougeâtre et étincelante. Le météore, à ce que rapporte M. le comte, courait à peu près du S au N à la hauteur de 20 et quelques degrés, finit par s'allonger et disparut sans aucun bruit.

De même il arriva en Lithuanie à Swienciany à une époque où jamais aucun effet d'électricité encore ne se fit entendre, le 17 février 1821 à midi environ, qu'on entendit 3 coups de foudre, mais on a négligé d'en rechercher le résultat, c'est-à-dire quelques pierres ou fer météorique. On n'observe de tels phénomènes dans un pays peu peuplé que lorsque le tonnerre est accompagné de la chute de ces bolides comme dans les exemples précédents ainsi que dans celui qu'offrit la pierre pyramidale pesant sept livres qui tomba le 29 juillet 1818 près d'une église de Smolensk où elle s'enfonça de quelques pouces dans la terre. Il est probable que dans un empire aussi vaste que celui de Russie ces phénomènes peuvent arriver chaque mois et par conséquent chaque semaine sur la surface de notre globe.

C'est tout ce que je puis vous écrire ici de nos météorites : pour vous présenter mes hypothèses tirées de leur chute et appuyées sur les observations de la météorologie entière, il faut beaucoup plus de temps et d'espace que n'en offre une simple lettre, attendre qu'elles soient applicables à la physique et en quelques sortes à l'astronomie autant qu'à la géologie et la théorie des êtres organiques dont l'existence selon les éléments des bolides paraît se déclarer sur les autres globes, comme elle est sur le nôtre, qui dans cette théorie pour ainsi dire pneumatique doit appartenir à un système universel de tous les corps célestes liés par la même matière rayonnante et plongés dans le même gaz non interrompus par aucun solide, autrement les pierres météoriques ne se formeraient dans la nature : c'est pourquoi, Monsieur, je vous enverrai un cahier au lieu d'une lettre »

André Laugier (1770-1832), professeur de chimie, était à l'époque considéré comme une autorité scientifique dans l'analyse chimique des météorites. Il examina les échantillons originaux de Lituanie. Cette analyse est considérée comme historique du point de vue de l'histoire des sciences car « *en nous apprenant quelle était la véritable composition des aérolithes de Lipna et de Zaborzyca, Laugier nous a indiqué la meilleure méthode à suivre pour déterminer la nature et les proportions de tous les éléments que ces pierres peuvent contenir* »¹³.

Les lettres de Ignacy Horodecki à Alexandre Brongniart sont donc très importantes pour l'histoire des sciences. Malheureusement, seule une partie de leur correspondance a pu être sauvée. Nous ne connaissons pas le destin des autres lettres. Nous n'avons pas non plus réussi à retrouver le manuscrit de Horodecki, mentionné dans sa dernière lettre, sur les météorites. Nous savons que plusieurs documents liés à ce savant « se sont perdus », dont son *Histoire de mon époque et des hommes*, probablement lors de la dispersion des collections de l'université de Vilnius quand cette dernière fut fermée par les autorités tsaristes en 1832. Heureusement, les météorites envoyées par Horodecki à Brongniart existent bien dans la collection du muséum de Paris, mais peu de personnes se souviennent aujourd'hui de l'histoire de ces pierres de Vilnius qui ont changé l'histoire des sciences. Le nom de Ignacy Horodecki est tombé dans l'oubli et reste de nos jours ignoré, souvent même par les historiens.

¹³ Robiquet, M. 1832 Notice Historique sur André Laugier. Ancien directeur de l'Ecole de pharmacie, professeur au Museum d'histoire naturelle, lue en séance publique le 5 décembre 1832.

Philosophie : Emmanuel Levinas de retour en Lituanie

par Jūratė Baranova

C'est en 1923 que Emmanuel Levinas, Juif de Lituanie né à Kaunas, part faire ses études à Strasbourg, ville qui, dans la préface d'un livre anglais relatif à son œuvre, est présentée comme « la ville française la plus proche de Lituanie ». Quelle que soit la « proximité » de Strasbourg avec la Lituanie par rapport à d'autres villes de France, les contours de Kaunas ne ferment pas l'horizon de Strasbourg. Peu à peu, le pays natal s'éloigne et s'oublie. A ses débuts à l'université, Levinas est considéré comme un étudiant lituanien venu dans le cadre d'échanges. Par la suite, il s'intègre mer-

veilleusement à la vie française, devient un ami de toujours de celui qui exercera une très forte influence sur le post-moderne – Maurice Blanchot, se marie avec une amie d'enfance, Raïssa, venue elle aussi de Kaunas, et obtient la nationalité française. Ses enfants, Simone et Michael, vont naître en France et ne viendront plus à Kaunas. La Lituanie s'éloigne encore plus lorsqu'au début de la guerre, près de leur maison au 19, rue Mickevičiaus, seront fusillés ses parents et ses deux frères cadets Boris et Aminadab. En 1961, par la publication de son œuvre « Totalité et infini », Levinas connaît un immense succès et devient un des philosophes français les plus connus. Il est encore plus célèbre après que Jacques Derrida fit publier le texte sur l'interprétation de ses idées « Violence et métaphysique ».

Le 12 janvier de cette année marque le centenaire de la naissance de Levinas à Kaunas (en réalité, c'était le 30 décembre selon le calendrier russe en vigueur à cette époque). Cette occasion marque le retour progressif de Levinas en Lituanie. Pour que ce retour ait pu avoir lieu, les traductions et les études d'Arūnas Sverdiolas, de Nijolė Keršytė et d'Aušra Pažeraitė y ont été déterminantes, ainsi que les travaux des philosophes Tomas Sodeika et Rita Šerpytytė.

C'est une entreprise particulièrement ardue que de présenter un penseur de l'envergure de Levinas de façon simple et accessible pour que la dure coquille professionnelle qui enveloppe inconditionnellement les textes du philosophe éclate et fasse briller ses aspects les plus importants, permettant



Emmanuel Levinas
(1906-1995)

de dégager la structure du patrimoine complexe de sa création à multiples facettes. J'ai choisi trois aspects, sources ou approches servant de projecteur dans la lumière duquel apparaît l'essence de la pensée de Levinas. Primo, Levinas entra dans la philosophie comme phénoménologue. Secundo, il est un philosophe du dialogue qui relève de la tradition juive. Tertio, son éthique, précédant l'ontologie, ne peut pas être comprise sans les notions de la responsabilité désintéressée, à l'instar de l'idée de Dieu chez Dostoïevski. Les trois sources de sa pensée n'ont pas de dénominateur commun ; elles sont assez autonomes. Aussi n'est-il pas facile d'entrer dans ses textes. Levinas n'est pas un auteur que l'on peut lire pour se divertir avant de s'endormir. Il exige d'être étudié systématiquement et patiemment. Tout comme l'on étudie l'Ancien Testament.

Ses leçons de phénoménologie, Levinas les a reçues directement de Edmond Husserl, en allant à Fribourg-en-Brisgau suivre ses cours, en marge de ses études à Strasbourg ; il y fut sous l'emprise de l'enseignement que professait le grand représentant de l'ontologie fondamentale Martin Heidegger. Il convient de préciser que c'est Levinas qui a introduit la phénoménologie en France, étant le premier à avoir écrit une étude sur le sujet en France, à savoir « La Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl » pour laquelle il reçut le prix de l'Académie française. Mais plus qu'à l'histoire du prix, je tiens à une autre histoire qui le relie à Jean-Paul Sartre. Sartre se trouvait avec Raymond Aron et Simone de Beauvoir dans un café. Ce jour-là, Aron, qui venait de rentrer d'Allemagne, parla tout enflammé de la phénoménologie comme d'un nouveau mouvement philosophique né là-bas. Il dit en regardant le cocktail d'abricots : « Tu vois, cher ami, si tu es phénoménologue, tu peux parler de ce cocktail et en faire de la philosophie ». Sartre fut ému à tel point qu'il devint pâle. Il alla sans tarder dans une librairie acheter le livre de Levinas qu'il commença à lire en marchant vers sa maison. Une année plus tard, il ira à son tour en Allemagne pour étudier les textes de Husserl et écrira « Etre et néant » où il relie la phénoménologie à l'existentialisme. Levinas cependant, contrairement à Sartre, ne fut pas séduit par la phénoménologie pour sa capacité à voir *philosophiquement* le cocktail d'abricots. Personnellement, je tiens à sa phénoménologie de l'existence humaine, traitée dans son livre « Totalité et infini ». La vie n'est pas pour lui l'emprise des choses suscitant la nausée, comme cela est le cas pour Sartre. Elle n'est pas le souci, comme disait Heidegger. La vie témoigne du bonheur d'être : sentir la fermeté de la terre qui nous porte, le bleu du ciel au-dessus de nos têtes, le souffle du vent, les vagues de la mer et l'étincelle de la lumière. Selon Levinas, être dans le monde évoque les joies du paradis. Levinas ne cherche pas à limiter les besoins mais à les faire éclore dans toutes leurs richesses. Sans égocentrisme, les relations avec autrui deviennent impossibles, car la rencontre entre des

êtres qui ne sont pas libres et indépendants ne peut aboutir qu'à l'éclipse de l'un par l'autre et par le chaos. Tout comme Sartre, Levinas n'est pas resté figé dans la phénoménologie. Cependant, il choisit un autre chemin et va vers la philosophie du dialogue. Ma maison, ma nourriture, mon travail et tout ce que je possède n'acquièrent un vrai sens que si tout ceci commence à servir autrui. L'intrusion d'autrui dans le monde qui est le mien suscite la douleur, dit Levinas, car il m'arrache à mon hédonisme. Je suis obligé d'être responsable pour autrui. Mais cette responsabilité qui me lie à autrui est l'essence même de l'identité de *moi*.

Il est évident que certains aspects de la philosophie occidentale commencent à lui peser. Il s'agit tout particulièrement de la nostalgie enracinée pour l'unité et la totalité. Il cherche un tel point de valeur à partir duquel il serait possible de résister à l'identification du sens et du spirituel au savoir. Une telle réduction de l'âme à la notion du savoir dans la tradition occidentale trouve son sommet dans la philosophie de Hegel. De ce point de vue, Levinas est anti-hégélien et rejoint la « rébellion » des philosophes contre Hegel, entamée au Danemark par Søren Kierkegaard, en Allemagne par Friedrich Nietzsche et aux Etats-Unis par William James. Cependant, la rébellion de Levinas est différente. Lui-même témoigne qu'il est confronté à la critique radicale de la totalité en lisant les philosophes juifs Franz Rosenzweig et Martin Buber. C'est justement Buber qui précède Levinas et présente ses réflexions philosophiques sur la vérité du Talmud : « Tous en Israël sont responsables les uns des autres ». Levinas rejoint Buber en ce que la personnalité est une relation qui ne se crée que lorsque *moi* s'adresse à *toi*. Il s'agit d'une rencontre comme un événement lorsque *moi* ne reflète pas *toi* mais la rencontre. L'homme est une rencontre, disait Buber. Levinas le répète. Mais il ira plus loin.

Levinas était enclin à avoir un œil critique sur toutes les découvertes de ses prédécesseurs. Il s'éloigne de Husserl en le questionnant : « Comment une autre personne s'ouvre-t-elle à ma conscience ? Est-ce seulement comme une manifestation ? » Dans sa réponse, il nie Husserl, car, pour Levinas, autrui transcende (c'est-à-dire franchit) les limites de la conscience et de son horizon : son regard et sa voix m'étonnent. Il en a beaucoup de lui. Autrui n'est pas réduit au phénomène phénoménologique de la conscience. Levinas questionne son professeur très aimé Heidegger : « Comment la pensée peut-elle éviter la domination du quotidien tout puissant ? » Encore une fois, sa propre réponse l'éloigne de Heidegger. A son avis, l'ontologie de Heidegger relie la relation à autrui avec la relation à l'être. Elle définit la liberté jusqu'à la justice. Et le visage d'autrui, comme le dit Levinas, est préliminaire à la liberté. La relation à autrui est primaire à toute ontologie. De la même manière, Levinas doute de la rencontre de Buber. La réciprocité du dialogue de Buber et une certaine jouissance esthétique le gênent. La rencontre de

Buber est un dialogue qui se noue entre des partenaires amicaux. Il est symétrique. Cependant, dans le regard de Levinas, ce n'est pas la relation éthique. La relation éthique est toujours asymétrique. Dans cette relation, autrui vient d'en haut. Dans la rencontre que Buber décrit, *moi* contemple *toi* comme une vision. Tandis que Levinas affirme que le visage n'est pas visible. Le regard est toujours agressif. Les yeux scrutent. Le paradoxe consiste en ce que nous ne « voyons » pas mais nous « entendons » le visage d'autrui, car sa prière nous parvient. Cette prière est « Tu ne tueras point ».

Comment entendre cette prière ? Comment comprendre la signification de la relation asymétrique ? C'est l'un des plus difficiles passages dans les textes de Levinas ; même pour ceux qui ont réussi à comprendre son langage phénoménologique. A mon avis, c'est un point culminant aussi bien de l'œuvre de Levinas que de la pensée éthique contemporaine de l'Occident - *crescendo* absolu – qui demande non pas un mouvement théorique, mais celui de la maturité morale humaine. Ce mouvement exige de suspendre le savoir. Il demande également de laisser les calculs, l'utilité, le rationnel derrière l'horizon éthique. Pour ce mouvement, il est indispensable de s'oublier et d'être capable de vivre ce que Jaspers appelle la culpabilité métaphysique. Cette culpabilité est sans culpabilité, sans liaison avec les unes ou autres mauvaises actions. Elle relève de la solidarité humaine absolue, de la perception de ce qu'autrui meurt et que toi tu restes en vie. La responsabilité asymétrique nous relie les uns aux autres et révèle notre identité. Elle crée le sens dans l'impersonnel et dans le remue-ménage de l'être qui effraie par son absence de sens. Avant de commencer l'ascension avec mes étudiants sur ces marches de l'échelle des tensions de la relation éthique entrevue par Levinas et pour mieux comprendre ce que voulait dire Levinas, nous commençons par la lecture de Dostoïevski. Nous le lisons parce que Levinas lui-même le lisait. Peut-être le lisait-il quand il était en Ukraine (où sa famille se réfugia durant la Première Guerre mondiale) ou à Kaunas dans la librairie russophone de son père. Ceci étant dit, il est clair qu'il ne vint pas seul à Strasbourg ou à Fribourg, mais avec la mémoire de tous les saints séculiers de l'œuvre de Dostoïevski. Dans « Crime et châtement », c'est Sonietchka Marmeladova ; dans « L'Idiot », c'est le comte Mychkine et dans « Les frères Karamazov », c'est la phrase du moine Zosime qu'il répétait en permanence : « *Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous et moi plus que les autres* ». Nous pouvons la trouver dans deux de ses œuvres, « Ethique et infini » et « De Dieu qui vient à l'esprit ».

Comme Levinas l'écrit dans son « Ethique et infini » par le biais de l'entretien avec Philippe Nemo, nous commençons par des traumatismes et des recherches à l'aveuglette sans pouvoir donner une expression orale à ces recherches. Les premières secousses liées à la lecture des livres (et pas seule-

ment philosophiques) se transforment en questions et problèmes qui éveillent la pensée. Sa lecture des écrivains russes qui précéda celle des philosophes lui permit de percevoir le problème de la philosophie comme question du sens de l'homme. C'est justement cette introduction pré-philosophique qui permit à Levinas de ne s'associer à aucun mouvement ou école philosophique et de suivre son chemin propre. Nous le commémorons aujourd'hui, non pas parce qu'il a répété quelque chose, mais parce qu'il a parlé avec une voix unique qui ne peut être confondue avec personne.

« *Je pensais que Kaunas était morte, je sais que Kaunas est éternelle* » disait Levinas, en mémoire du lieu où il reçut les fondements de la culture hébraïque. Il y a quelque temps, mon collègue Luc Anckaert, professeur belge et auteur d'un livre sur Levinas, est venu en Lituanie. Il souhaitait tellement voir le lieu de naissance de Levinas ! Nous avons fait des va-et-vient innombrables dans la rue Mickevičiaus où habitait la famille de Levinas à son retour d'Ukraine. Nous n'avons nulle part trouvé de plaque commémorative ; aucune indication non plus dans la rue Spaustuvinkų (anciennement rue Kalėjimo) où le philosophe passa son enfance près du fleuve, ni sur la maison de ses grands-parents, non loin de la grande synagogue. Aucune information sur l'existence de la librairie du père de Levinas près de l'ancien café Tulpė. Comment se fait-il que Kaunas ait pu à ce point oublier Levinas ? – ai-je pensé à ce moment-là tout étonnée. A la recherche des traces de Levinas sont également venus les Français Marie-Anne Lescourret et Salomon Malka, auteurs tous deux aussi d'une biographie du philosophe. Si la ville a oublié, les gens se souviennent. Aušra Pažėraitė retrouva finalement les traces de Levinas et les lieux de mémoire. Ainsi, à l'occasion du centenaire de la naissance de Levinas, ont été organisées cette année soirées commémoratives et conférences, avec inauguration d'une plaque sur la maison de la rue Spaustuvinkų. Quand mon collègue Anckaert reviendra visiter les lieux de vie de Levinas, le circuit sera facilement repérable. Levinas revient. Revient-il en tant que haute personnalité ou en tant que « maître spirituel » ? Notre accueil est-il, comme le disait Derrida, « hospitalier » ? Ressentons-nous toute la profondeur des paroles de Dostoïevski, si importante pour Levinas : « *Coupables, nous sommes tous coupables, et moi plus que les autres* » ? Pourquoi « *moi plus que les autres* » ? Si chacun de nous se pose cette question, peut-être serons-nous prêts à entendre le message de Levinas.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis



Jan Bułhak, Clocher de l'église Saint-Jean, Vilnius 1912

L'évangile photographique de Vilnius selon Jan Bułhak

par Margarita Matulytė

Chacun de nous a sa ville. De longues années ou une expérience unique vécue de manière spontanée et au caractère inoubliable nous y attachent. Bien souvent ce n'est pas le contact direct ou la présence dans cette ville qui entretient et renforce les images souvent archivées dans la mémoire et encore vivantes, mais bien les photographies qui, de manière concentrée, absorbent et réfléchissent les signes essentiels de reconnaissance et de proximité. Les photographies familiales ne recréent que l'étroite sphère privée, tandis que les photographies professionnelles, en particulier les albums d'art, feuilletés tantôt par hasard, tantôt intentionnellement, élargissent et universalisent la sensation du vécu, la transposent de la sphère privée vers une sphère supra-matérielle et supra-temporelle. Toutes les associations freudiennes persistantes, les souvenirs désagréables et malheureux remuant dans les marais de la conscience disparaissent alors.

Les vieilles photographies ont un effet tout particulièrement anesthésiant. Elles poursuivent par mimétisme l'original – la réalité représentée – et choisissent les exemples les plus purs et dignes d'être conservés. Les grandes et les petites histoires créées par les photographes mettent en image de manière si convaincante et intelligente leur héros – la ville. Elles sont alors canonisées, publiées à de nombreux exemplaires et liées pour toujours au nom de leur créateur : Eugène Atget avec Paris, Alfred Stieglitz avec New York, Joseph Sudek avec Prague, Jan Bułhak avec Vilnius. Chacun d'entre nous ayant feuilleté au moins une fois les photographies de l'un ou de l'autre de ces auteurs ne « saisit » pas uniquement une image construite, mais fait l'expérience de la chose essentielle « inscrite » dans les photographies : *euangeliion* ou la Bonne Nouvelle. Il est pourtant difficile, voire impossible, de la décrire, car pour celui qui regarde les photographies, en quête de la Bonne Nouvelle à la surface codée du papier photographique, se révèle alors une signification profonde, voire plus importante, unique même.

Des Lituanais, des Polonais, des Juifs, des Russes, des Karaïtes s'identifient à Vilnius. Aujourd'hui, il en est de même pour des Allemands, des Français et d'autres qui viennent de plus en plus nombreux s'y installer et



Jan Bułhak
(1906-1995)

qui, à cet endroit précis, trouvent un havre pour leur existence et une terre propice à leur expression personnelle. Vilnius n'est pas non plus la ville natale de Jan Bułhak, peut-être est-ce pour cela que son regard photographique se met en quête tout d'abord de valeurs culturelles communes et ne se détourne que de temps à autre vers les « détails » de la vie. L'une des raisons de son abstraction du quotidien découle de la particularité de son expression créative influencée par les pictorialistes, en particulier par Emile Constant Puyo, l'un des représentants les plus marquants du Photo-Club de Paris. Devenu membre correspondant du club en 1908, Jan Bułhak a ébauché, puis travaillé son style, qui est devenu par la suite celui de l'école photographique de Vilnius¹.

Les pictorialistes parisiens Robert Demachy, Maurice Bucquet et bien d'autres basaient leur esthétique sur des principes de la *Sezession* et pratiquaient la photographie picturale, impressionniste. Proche de la vision romantique française, Bułhak a transposé la tendance dominante à Paris dans le domaine des portraits, des nus ou des compositions de genre dans la photographie de l'architecture et des paysages de Vilnius. La ville a trouvé son photographe, et Bułhak sa ville, car comme Mykolajus Vorobjovas, docteur en histoire de l'art, l'a remarqué, Vilnius est merveilleusement picturale : « *Ici la nature même a sa nature plastique, son architecture. Créée par l'homme, l'architecture a été mise ici en harmonie avec la nature, enrichissant et précisant son image. Ainsi s'est formé le paysage culturel de Vilnius. On n'y trouve ni des formes artificielles qui violenteraient le paysage naturel ni non plus l'intrusion chaotique de la nature dans les ensembles architecturaux. Partout règne une rare unité harmonieuse et organique des deux éléments. D'ici naît une résonance subtile entre les formes architecturales et la vie de la nature. D'ici surgissent les métamorphoses incessantes des beautés de Vilnius, différentes selon l'atmosphère, la lumière des cieux. La ville vit en symbiose avec le brouillard, les rayons du soleil, les reflets de la lune, les crépuscules humides et la luminosité des tapis neigeux* ».

Les vues photographiques de Bułhak donnent tout leur sens à ces mots. La ville est devenue pour le photographe son matériau créatif principal et son laboratoire, bien que Bułhak ait commencé à photographier en 1905 dans le domaine de Persieka, situé non loin de Minsk (Biélorussie)³ mais assez éloigné de Vilnius. Il puisait dans les thèmes locaux pour ses créations : des paysages biélorusses, des habitants typiques et leur quotidien. Le photographe était plutôt critique vis-à-vis de ses premiers essais. Bułhak qualifiait

¹ Jan Bułhak, « Emil Joachim Konstanty Puyo. Prawodawca fotografii francuskiej: wspomnienie pośmiertne », in: *Estetyka światła: Zasady fotografii*, Wilno, 1936, s. 223.

² M. Vorobjovas, *Vilniaus menas*, Kaunas, 1940, p.14.

³ Autobiografija Jan Bułhaka. 18 VI 1924. Žyciorys, Lietuvos valstybės archyvas, f.1135, ap. 8, b.27, k. 69-71, 1.1: Žyciorys Jan Bułhaka z 1924 r. w zbiorach Państwowego archiwum historycznego Litwy w Wilnie, Dagerotyp, 2000, nr. 9, s. 42.

le résultat de ses hautes ambitions de l'époque de « travaux de dilettante » et de « snob », et l'ensemble de son activité photographique « d'impulsive » et « d'immodérée ». C'est pourtant grâce à ces débuts et à ses travaux publiés dans des revues que Bułhak se lança avec succès dans le monde de la presse et inscrivit son nom parmi les pictorialistes européens.

L'artiste vilnois Ferdynand Ruszczyk (1870-1936)⁴ encouragea Bułhak à venir à Vilnius et à se lancer dans la photographie professionnelle. Il avait ressenti la nature sensible et active du photographe et remarqué son potentiel dès ses premiers travaux. Au début du XX^e siècle, Ruszczyk était l'un des rares artistes à Vilnius à considérer la photographie comme un art à part entière. Il comprenait bien que si Bułhak restait en province, il n'aurait aucune proposition de travail intéressante et ne pourrait se réaliser comme artiste. Il encouragea donc le photographe à venir s'installer à Vilnius. Ruszczyk n'a pas seulement formulé le rôle et l'image du photographe ; il lui a aussi fourni tout le matériel technique pour pouvoir se lancer avec succès dans son activité. Il s'est arrangé avec le conseil municipal pour que Bułhak procède à l'inventaire de Vilnius. Il photographiera tous les monuments architecturaux, leurs détails et les vues générales de Vilnius. C'était un projet audacieux, original et fondamental. Le photographe se mit au travail en 1912, après s'être perfectionné en Allemagne⁵ dans les studios d'Hugo Erfurth (1874-1948). L'école photographique moderne allemande a considérablement influencé le futur photographe de Vilnius.

Plongé dans la Belle Epoque de Vilnius, Bułhak observait attentivement la ville se moderniser, sans se refermer pour autant. Se sentant pleinement membre de la communauté des photographes européens, il a préparé des expositions personnelles et participé à de nombreuses expositions communes à Paris, Bruxelles, Amsterdam, Stockholm et Sofia. En même temps, la commande formelle de l'administration devint la clé de voûte créative du photographe. Entre 1912 et 1915, Bułhak composa *Archives photographiques*, un recueil en 15 volumes de photographies de l'architecture de Vilnius. Parallèlement, il prépara un album en 14 volumes intitulé *Vilnius à travers les photographies de Jan Bułhak*⁶, un album de 6 volumes *La Lituanie à travers les photographies de Jan Bułhak*⁷ comportant des anciennes vues des villes du Grand-duché et un recueil de photographies des *Lieux saints de Vilnius*⁸.

Bułhak a constitué la plus grande partie de ses archives photographiques, dont les plus beaux panoramas et monuments architecturaux de Vilnius

⁴ Jan Bułhak, *Dwadzieścia sześć lat z Ruszczykiem*, Wilno, 1939, s.9.

⁵ *Autobiografia Jan Bułhaka*, op. cit., s.3.

⁶ Titre polonais : *Wilno w fotografiach Jan Bułhaka*

⁷ Titre polonais : *Litwa w fotografiach Jan Bułhaka*

⁸ Titre polonais : *Świątynie wileńskie*

avant la Première Guerre mondiale. Même pendant les années de guerre, il eut une intense inspiration et il compléta sa collection avec de très belles œuvres. Pendant l'occupation allemande, Vilnius s'ouvrit à la culture occidentale. Bułhak le ressentit dès les premiers mois. Ses travaux devinrent de plus en plus populaires. Avant le conflit, les travaux du photographe ne bénéficiaient pas de la même attention de la part du public local qui se satisfaisait de ses propres photographies retouchées. L'art de Bułhak demeurait incompréhensible. Le photographe a conservé le témoignage d'une telle incompréhension, la lettre d'un client de la librairie qui vendait ses œuvres : « *les vues de Bułhak sont très mauvaises, je renvoie le tout à monsieur*⁹ ».

La rencontre de Bułhak avec le lieutenant Manfred Bühlmann, architecte et historien de l'art, lui permit pendant la guerre de disposer du droit illimité de se rendre dans n'importe quel endroit de la ville, et même dans des lieux autrefois inaccessibles. Il parcourut toute la vieille ville et les environs, put photographier, même là où il était interdit aux civils de se rendre, surtout avec un appareil photo. L'été 1916, Bułhak travailla intensément et sans tenir compte du monde extérieur : « *Je me hâtai avec mon appareil vers ces beaux jardins. Plus d'une fois, j'avais l'impression que des ailes me poussaient. Je vivais comme subjugué, éloigné de la vie, et même de moi-même. Je travaillais intensément et avec un goût de victoire, en essayant de ne penser à rien d'autre qu'à ce travail béni et en y cherchant le refuge et l'oubli*¹⁰ ».

Ce fut l'apogée de son œuvre. Après la guerre, Bułhak photographia peu. Il s'engagea dans des activités scientifiques, pédagogiques et sociales. Ruszczyk, qui l'aida à se perfectionner dans le domaine de la photographie artistique, l'incita à se consacrer à l'enseignement. Devenu doyen de la Faculté des beaux-arts de l'Université Etienne Bathory en 1919, Ruszczyk invita le photographe à fonder et à diriger la chaire de photographie. Bułhak forma la première génération de photographes professionnels. Enseignant à l'université, il développa une théorie de l'esthétique de la photographie picturale¹¹, expérimenta et perfectionna sa technique. En vingt ans de travail universitaire, il publia une centaine d'articles, prépara plusieurs monographies, publia le premier ouvrage sur l'histoire de la photographie et, en créant les charmants cahiers d'essais de Vilnius, *Voyages du photographe*¹² en 1936, il se révéla être non pas uniquement un photographe mais aussi un écrivain de talent.

Cependant, en l'espace d'un instant, de cette période ne restera qu'une *fata morgana*. Le 10 juillet 1944, l'Armée rouge bombarde Vilnius. Une

⁹ Jan Bułhak, *Dwadzieścia sześć lat z Ruszczycem*, op. cit., s. 122.

¹⁰ Ibid., s. 122.

¹¹ Bułhak a choisi d'appeler *fotografika* la photographie d'art. En français, on dit *photographie pictorialiste*, en anglais *pictorial photography* et en allemand *bildmaessige Lichtbildnerlei*.

¹² Titre polonais : *Wędrówki Fotografą*.

bombe explose dans l'atelier photographique de Bułhak. Des dizaines de milliers de négatifs et de photos, son matériel, sa bibliothèque, ses archives disparaissent en fumée. En un instant, sa vie est divisée en deux parties, avant et après ce jour maudit. Sur commande du nouveau pouvoir soviétique, il photographia avec son fils Janusz la ville détruite, brûlée, vidée. Cependant, les pertes subies et la nouvelle occupation poussèrent Bułhak à quitter son cher Vilnius pour la Pologne. Ses dernières photos immortalisèrent le tragique du Vilnius de l'après-guerre.

Possédant les bases de l'histoire de l'art et connaissant bien le développement de la ville, Bułhak s'est intéressé à l'architecture de Vilnius, en particulier à l'architecture baroque qui émergea au XVII^e et XVIII^e siècle. Plus d'un photographe a dirigé ses objectifs sur les sites baroques de Vilnius, mais c'est Bułhak qui immortalisa les monuments architecturaux avec le plus d'intelligence. Le photographe avait son propre regard sur cet art à multiples facettes dont il comprenait le langage : *derrière chaque lieu saint ou palais se trouvent la volonté, l'ambition, le travail ou le talent de celui qui l'a créé. Il faut savoir quand, comment et pourquoi ils sont apparus, ressentir l'esprit de leurs créateurs et mécènes, revivre les pensées et les espoirs, les enchantements et les déceptions humaines pour comprendre réellement ce qu'est l'architecture...et alors tomber amoureux de ces monuments en briques pour les grandes joies et les triomphes, pour les nombreux malheurs et douleurs qui y sont cachés*¹³.

Le photographe a souligné le rôle exceptionnel des bâtisseurs. La noblesse du grand-duché de Lituanie, instruite et formée aux traditions européennes, n'a pas joué qu'un rôle de mécène ou de donateur ; elle a aussi influencé les décisions architecturales en prenant en compte la culture locale et les particularités du paysage archaïque. Vilnius est connue comme une ville baroque ; mais ce qui importait à Bułhak, c'était de découvrir l'essence du baroque européen qui y surgit de manière adaptée. En photographiant les façades ou les intérieurs, il a toujours souligné le caractère massif, ornemental et expressif de ce style. Il savait rendre le caractère pictural qui est d'ailleurs une marque de fabrique de ses oeuvres.

Il a quadrillé tout Vilnius dans ses photographies, ne faisant l'impasse sur aucun des monuments architecturaux. Des points les plus hauts de la ville, il créa des panoramas confirmant l'existence de la belle ville baroque. La colline du château, les ruelles de la vieille ville dans lesquelles les silhouettes, tels des entrelacs, ne faisaient que passer furtivement, attiraient son attention, le quartier juif avec la Grande Synagogue et le labyrinthe des cours étroites encore plus.

¹³ Jan Bułhak, *Dwadzieścia sześć lat z Ruszczycem*, op. cit., s. 87.

Cependant, se remémorant la grandeur des ambitions des constructeurs de la ville, il relevait à nouveau son objectif vers l'église Saint-Casimir, la première construite entre 1604 et 1618 grâce aux efforts des Jésuites. Il immortalisa avec un sens très fin de l'observation la façade sans tours de l'église Sainte-Thérèse, construite sur le modèle du Gesù de Rome et la somptueuse chapelle Saint-Casimir en la cathédrale de Vilnius. Il travailla avec beaucoup d'attention dans l'église Saints-Pierre-et-Paul, soulignant la richesse exceptionnelle et la plénitude de la décoration intérieure. Il semble qu'en photographiant Vilnius, il se sentait être le roi de la ville, d'autant plus qu'à cette époque il n'y avait pas de photographe plus grand et plus productif que lui.

L'architecture et la photographie étaient pour lui des domaines dans lesquels il fallait travailler *lege artis*. En associant au processus de création photographique les intentions des bâtisseurs se traduisant par la forme et le programme idéels, Bułhak cherchait à réaliser une anthologie et photographiait tous les détails de manière analytique. Cependant, il suffit de voir quelques épreuves, voire une seule, pour remarquer son rapport bien plus profond avec la matière. Dans la rationalité des images composées se dégagent des éléments irrationnels. Même la prise de vue à des fins documentaires d'un objet devient un acte très personnel et spirituel du photographe. En respectant à la lettre les règles de photographie de l'architecture, il donnait la priorité à la lumière : « *sans soleil, l'architecture est morte et plane*¹⁴ ».

Comme il revient à chaque grand photographe, Bułhak a formulé sa devise et son testament non officiel destiné à des collègues lointains et inconnus : « *photographiez avec votre cœur*¹⁵ ». Cette formule toute simple renferme sa vision du monde, ses positions professionnelles et citoyennes, et sous-entend le travail et l'application, l'enthousiasme et la fougue, le talent et l'expérience, le goût et le sens de l'observation, l'érudition et l'intelligence, l'ouverture et la vocation. Il a toujours tendu vers la perfection des formes d'expression, recherché l'harmonie et travaillé la matière avec subtilité et retenue. En se détachant des possibles interprétations, quelles que soient la nature, l'architecture ou l'homme, il laissait l'objet photographié parler, en soulignant ainsi la valeur artistique principale : l'idée première.

Traduit du lituanien par Marielle Vitureau

¹⁴ J. Bułhak, « jak fotografować architekturę », Jan Bułhak, *Estetyka światła. Zasady fotografii*, Wilno, 1936, s. 78.

¹⁵ J. Bułhak, *Estetyka światła*, Wilno, 1936.



Jan Buřhak, Portail de l'église des Franciscains, Vilnius 1912



Jan Buřhak, Arrière-cour près de la rue Pilies, Vilnius 1912

Arts plastiques : la magie de l'artifice chez Kęstutis Grigaliūnas

par Laima Kreivytė

Les sculptures de Kęstutis Grigaliūnas sont comme le résultat du patinage artistique d'une scie. Sauf que cette scie ne patine pas sur de la glace mais sur du bois, duquel jaillissent de nombreux copeaux. Ces éclats de bois blessent parfois l'auteur, parfois le spectateur. N'est-il pas étrange que Grigaliūnas, ayant sculpté tant de créatures et d'objets, n'ait fabriqué aucun Pinocchio? Bien que son atelier soit rempli de

jouets de bois aux couleurs lumineuses, fruit de son travail, la plupart sont d'originales petites voitures qui se manoeuvrent avec une rare perfection. Cependant, on ne trouve là aucun petit personnage. Car dans les sculptures sur bois de Grigaliūnas, les gens sont le reflet des choses, et non le contraire.

Si l'on étudie plus attentivement les sculptures sur bois de Grigaliūnas, on comprend que Pinocchio ne peut pas s'y trouver, à part, peut-être, sa chaussure ou sa jambe. En effet, sculpter une création ex nihilo, tenter d'insuffler la vie à des objets qu'il construit, cela n'intéresse absolument pas l'auteur. Si l'on passe en revue l'intégralité des productions de l'artiste, il paraît clair que, pour lui, un détail est plus important que l'ensemble, une citation plus parlante que tout l'original, et le « prolongement de l'humanité » défini par Marshall McLuhan plus important que l'humanité en elle-même. C'est pourquoi qu'à côté des voitures, des hélicoptères et de toute autre prothèse du pouvoir masculin, on trouvera des chaussures de mode de toutes les époques et de tous les styles, des sandales antiques aux petits souliers baroques. Dans les représentations traditionnelles du pouvoir féminin, à part les érotiques escarpins, il y a aussi des ongles pointus, vernis d'un rouge écarlate. Mais lorsque de telles mains de femme saisissent des haltères, cela devient presque comme des menottes.

Les personnages de Grigaliūnas (ou, plus exactement, leurs traces) jouent toujours un double, voire un triple jeu. Tout d'abord, il y a ce qu'on voit



Kęstutis Grigaliūnas dans l'atelier des artistes en résidence à Strasbourg en 2005.

vraiment (par exemple un nu, un bateau, un bouquet de fleurs ou autre). Deuxièmement, après tout un travail sur cette matière première vient se rattacher une foule de détails et de références culturelles à des films, à la publicité, à l'histoire de l'art ou au quotidien. Et troisièmement, toutes ces matières retravaillées s'embrouillent, souvent jusqu'à se battre entre elles. C'est alors qu'au lieu d'un pan décoratif, nous nous trouvons face à un petit drame. Le plus souvent, un titre ou une légende lui est nécessaire. En effet, une telle oeuvre, du point de vue du genre, se place quelque part entre la BD et le *soap opera*. Et parfois nous ne sommes pas loin d'un « véritable » opéra. Seulement celui-ci ne vous tirera pas une larme, car à travers les petites fentes apparentes dans le bois des sculptures, on peut apercevoir le clin d'oeil ironique de l'auteur. Est-il érotique le « bisou » entre un gros et grand visage et un autre petit et fin ou cacherait-il réellement les « profondeurs de l'existence » décortiquées dans ces feuilletons ? Non, vraiment. Et le portrait d'un capitaine encadré par des sauvageonnes toutes nues, avec des cigarettes fumantes qui lui sortent des yeux, fait plutôt penser à un panneau de signalisation « d'aire de loisir ». Mais on peut noter que l'ancre qui décore la casquette du capitaine ressemble fortement à la lettre russe « Я » (« moi » en russe). Ne serait-ce pas alors un autoportrait ironique ?

La « méthode » de Grigaliūnas est plus évidente dans son travail sur le Chat Botté, où l'aventurier et rêveur du célèbre conte tient en joue le spectateur avec son pistolet et le menace : « *Rappelle-toi que l'art n'est pas un jeu.* » Que peut bien faire l'artiste avec ces petits avions, ces boîtes et cette tête de Bouddha (de même qu'avec les membres de beaucoup d'individus) ? Il expérimente les plaisirs de la construction. D'une part, comment des quantités de petits détails de toutes les couleurs peuvent s'imbriquer avec précision et beauté (sans même avoir été travaillés). Et d'autre part, comment, en ouvrant un vide, une forme peut se créer. Cependant, Grigaliūnas ne s'amuse pas ainsi avec les *legos* ou *puzzles* qu'il fabrique. Son propre puzzle rappelle plutôt la recette dadaïste de Tristan Tzara : prends un journal, découpe des mots, mets-les dans un chapeau, mélange-les bien, tire et pose-les comme ils arrivent. Tu auras un poème dadaïste.

Avec le calme d'un chaman moderne, Grigaliūnas met dans le même panier une icône de pop art, un emballage de Fluxus, des portraits de personnalités et du kitsch pour épicer. Si l'on veut goûter à un cocktail de Grigaliūnas, il n'y a pas besoin de demander au docteur ou au pharmacien. Mais il vaut mieux ne pas demander à l'auteur non plus, car il s'arrangera pour orienter sa vision des choses dans la direction la plus favorable pour lui.

Les couleurs des sculptures de Grigaliūnas étonnent par leur intensité et leur diversité, si inhabituelles en Lituanie. Par exemple, chacune des roues de ses petites voitures est peinte d'une couleur différente. Et les formes de ses sculptures sont également très variées. Les unes sont planes et décoratives

tandis que les autres sont épaisses et en relief, bigarrées comme un chapeau de clown ou du vert profond de la mousse humide, monumentales comme une piste de décollage ou fragiles comme les muguetts d'hier. Hybrides et polymorphes, voilà ce que sont ses sculptures de bois. C'est ici une bête sauvage comme un paysage, là un visage en nature morte, une chaussure de sport pour un Zeppelin ou encore une cible dressée sur un pupitre, car un tireur est aussi un musicien qui joue avec des balles.

Si les sculptures de Grigaliūnas devaient avoir un quelconque mode d'emploi, ce serait « Notes on 'Camp' » de Susan Sontag. Tous les points ne coïncident pas exactement, mais certaines remarques éveillent de charmantes sensations d'artifice. Par exemple : « *plus on s'intéresse à l'art, moins on se soucie de la nature* ». Et comme pour un vrai amateur de Camp, ce qui est important pour Grigaliūnas, « *ce n'est pas la beauté, mais un certain degré d'imitation* », ce n'est pas la politique, mais les mythes qu'elle engendre, ce n'est pas la respiration de la nature, mais les bruits de la ville et les conteurs de culture. Et cet amour de l'artifice est très contagieux.

Traduit du lituanien par Sylvie Burin des Rozières



Jan Bułhak, Rue du Palais (aujourd'hui, de l'Université), Vilnius 1913

De l'usage du ruthénien dans le grand-duché de Lituanie

par *Elmantas Meilus*

Une certaine confusion existe aujourd'hui sur la nature de la langue écrite utilisée autrefois au sein de la chancellerie du Palais du grand-duc de Lituanie : s'agissait-il de « l'ancienne langue biélorusse » ou du « ruthénien » (*rusėny* en lituanien) ? Ce n'est pourtant qu'au début du XX^e siècle que les historiens biélorusses commencèrent à utiliser l'expression « ancienne langue biélorusse », tout comme les historiens ukrainiens de la même époque qui évoquent « l'ancienne langue ukrainienne », alors que les études des linguistes démontrent que les langues biélorusse et ukrainienne contemporaines se sont éloignées du ruthénien beaucoup plus que le russe contemporain.

Dans le dernier quart du XIV^e siècle, à la fin du règne du grand-duc Algirdas et au début du règne du grand-duc Jagellon, alors que l'Etat lituanien est en train de se former, plusieurs langues sont d'usage. En accord avec la pratique internationale propre à cette époque, le latin et l'allemand sont utilisés comme langues de communication avec l'Occident, le grec pour les relations avec Byzance, tandis que le ruthénien¹ sert de langue pour les affaires extérieures avec les duchés russes et pour les affaires intérieures du grand-duché de Lituanie. Dans les sources latines de l'époque, le ruthénien se nomme *rutheni* ou *ruthenorum*, dans les sources russes, *russskiy* ou *litovskij* et en lituanien, au moins à partir du XVI^e siècle, *gudų kalba*. Ce fut la langue des terres de l'ancienne Rus' de Kiev, conquise et incorporée au sein du grand-duché de Lituanie et qui correspond aujourd'hui aux territoires de la Biélorussie et de l'Ukraine. La langue s'est formée à partir du slavon d'Eglise et des parlers locaux des populations slaves orientales². C'est seulement à cause de l'appartenance de ces terres à la Grande Lituanie que la langue commença à s'éloigner du russe qui se constitua sur les terres de la Moscovie. Durant donc tout le XVI^e siècle, la langue ruthénienne jouera le rôle de langue d'Etat et fut utilisée dans les diètes et dans les tribunaux. C'est dans cette langue que furent écrits les trois *Statuts Lituanien*s (1529, 1566 et 1588), codes des privilèges, droits et libertés du grand-duché. C'est avec

¹ Aussi dénommé « vieux russe occidental » ou « langue lithuano-russienne ». (Virginie Symaniec (Paris), séminaire à la section de langues slaves, Faculté des lettres, Université de Lausanne, année 2003-2004). NdE

² Par opposition aux slaves occidentaux (polonais, tchèque, etc.) ou slaves méridionaux (slovène, croate, etc.)

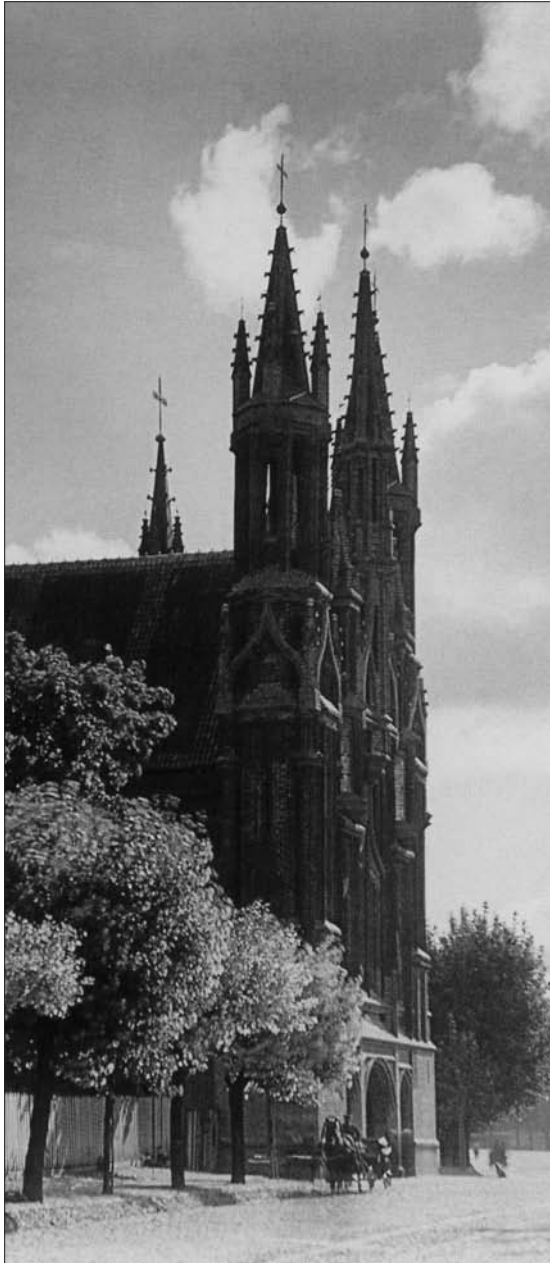
l'Union de Lublin³ (1569), quand les terres de l'Ukraine passèrent dans le giron du royaume de Pologne et que celles de Biélorussie restèrent au sein du grand-duché de Lituanie que commença la formation des nations biélorusse et ukrainienne ainsi que de leurs langues respectives. Les Biélorusses et leur langue furent mentionnés pour la première fois dans des documents à partir du XVII^e siècle alors que le rôle du ruthénien dans la vie du grand-duché de Lituanie commença à péricliter. En réalité, dès le début du XVII^e siècle, c'est le polonais qui devint progressivement la langue dominante dans les affaires intérieures de l'Etat et de la société jusqu'à ce qu'en 1697 la diète de l'Etat lituano-polonais, par la loi dénommée *coaequatio iurium*, adopta même formellement le polonais en tant que la langue écrite des tribunaux au sein du grand-duché. Reste à savoir pourquoi le lituanien ne fut pas utilisé en tant que langue officielle du grand-duché de Lituanie bien que les premiers écrits lituaniens furent connus dès les XIV^e et XV^e siècles. La raison tient certainement dans l'adoption très tardive du christianisme par la Lituanie alors même que cette dernière avait annexé des terres bien plus importantes que son propre territoire ethnique, avec des populations nombreuses déjà christianisées et ayant leur langue écrite. Afin de pouvoir communiquer avec ces populations, le grand-duché fit donc usage de leur langue pour les affaires intérieures. Après l'Union de Lublin, le ruthénien fut donc progressivement remplacé par le polonais et l'on assista à une très forte polonisation des magnats lituaniens. De récentes études montrent cependant que la plupart des magnats lituaniens des terres ethniques semblaient maîtriser le lituanien jusqu'au XIX^e siècle, et dans la partie occidentale de Lituanie (Samogitie) jusqu'au XX^e siècle, sans parler de la grande majorité de la population rurale de la Lituanie.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

³ Par l'Union de Lublin (1569), le Royaume de Pologne et le Grand-duché de Lituanie s'unirent pour former un Etat appelé « République des Deux Nations », communément connu sous le nom de *Rzeczpospolita*. Notons que les deux pays étaient déjà unis par une union dynastique depuis 1385 (Union de Kréva). NDE.



Jan Bulhak, Grande synagogue, rue des Juifs, Vilnius 1915



Jan Bułhak,
Eglise Sainte-Anne,
Vilnius 1912

Les gardiens de la langue lituanienne

par Aida Kiškytė-Degeix

En Lituanie, la langue lituanienne est protégée par la loi. Deux institutions, la Commission d'Etat de la Langue Lituanienne et l'Inspection d'Etat de la Langue veillent à la bonne utilisation et à la « santé » de la langue officielle du pays.

L'histoire de la sauvegarde institutionnelle de la langue en Lituanie commença en 1922, juste après le premier rétablissement de l'indépendance. Cette année-là, le Parlement lituanien (Seimas) introduisit dans la Constitution un article précisant que « la langue lituanienne est la langue officielle de l'Etat ». C'était une des plus importantes décisions du nouvel Etat. Dans l'entre-deux-guerres, la langue fit l'objet de nombreux travaux qui s'arrêtèrent avec l'annexion soviétique. A l'époque de la République socialiste soviétique de Lituanie (LTSR) coexistaient deux langues : le lituanien et le russe. Pendant 50 ans, les documents administratifs durent obligatoirement être rédigés dans ces deux langues. Malgré cette situation défavorable, les questions relatives à la langue nationale furent étudiées et la langue sauvegardée par l'Institut de la Langue Lituanienne (LKI)¹, créé en 1941. Plus tard, en 1961, fut créée la Commission d'Etat de la Langue Lituanienne (VLKK)². Bien qu'elle fût d'intérêt public, elle ne se réunissait pas régulièrement. Associée à l'Institut, elle fonctionnait au sein du Présidium de l'Académie des Sciences de la LTSR et ne consultait que ponctuellement. La Commission s'occupait essentiellement de la normalisation de la langue. Ses recommandations étaient obligatoires pour toutes les autres institutions. Après le second rétablissement de l'indépendance en 1990, il fut très important de légitimer rapidement la langue lituanienne, pour qu'elle devienne la langue officielle de l'Etat. Ainsi, dès 1990, la Commission devint une institution d'intérêt général auprès du Conseil Suprême de l'Etat, et en 1995, elle prit le statut d'organisation gouvernementale. Si elle ne compte qu'une demi-douzaine de salariés dans son secrétariat, elle réunit dans ses instances dirigeantes dix-sept membres issus d'autres institutions. Ce sont, pour la plupart, des professeurs des écoles supérieures, des scientifiques, des juristes, des collaborateurs de l'Institut LKI, des rédacteurs d'encyclopédies et des informaticiens. Les membres de la Commission débattent de questions assez diverses. Récemment, après différentes rencontres avec

¹ En lituanien : Lietuvių kalbos institutas

² En lituanien : Valstybinė lietuvių kalbos komisija

des professeurs des écoles, la Commission reçut des demandes en vue de modifier les règles de ponctuation. La ponctuation de la langue lituanienne est très complexe. Certaines règles ne sont pas toujours logiques. Quelques-unes ne concernent pas la syntaxe et ne sont souvent que de simples conventions. En l'occurrence, on peut écrire avec ou sans virgule. Les élèves rencontrent donc beaucoup de difficultés à appliquer ces règles. La Commission a commencé un travail de simplification et demandé l'avis des enseignants. Ses membres ont eu la lourde responsabilité de statuer sur un projet de réforme qui sera ensuite obligatoire pour tout le monde. Après de longues réflexions, la Commission a donc décidé de faciliter et de simplifier la ponctuation. Elle rappelle que, dans la langue lituanienne, la base de la ponctuation est l'intonation. Quand les Lituniens font une pause en parlant, ils devront la marquer par une virgule à l'écrit. Ce projet adopté par la Commission est actuellement présenté au Seimas. Après le vote parlementaire et sa parution dans le Journal Officiel (*Valstybės Žinios*), la décision sera applicable à tout le monde. Quant au public, il peut suivre le processus sur le site Internet de la Commission.

Il est déjà arrivé à la Commission de prendre certaines décisions moins essentielles pour la langue. Elles ont seulement changé des éléments de forme. Dans les années 80 par exemple, les mots « galbūt » (en français « peut-être ») et « turbūt » (en français « probablement ») s'écrivaient en deux mots : « gal būt », « tur būt ». Maintenant, ils s'écrivent en un seul mot. Mais il s'agit là de modifications de détail. Aujourd'hui, la Commission ne veut plus se faire piéger par de telles complications : elle veut simplement faciliter l'utilisation du lituanien.

Depuis quelques années, la Commission commence à mettre en œuvre une véritable politique de la langue, en consacrant moins de temps aux questions de normalisation. Certes, les ouvrages de grammaire lituanienne sont nombreux et remarquables. Il existe même un dictionnaire en vingt tomes³, dont la version informatique vient de paraître. Aujourd'hui, les vrais enjeux sont ailleurs. Une politique de la langue est une question de survie pour le lituanien. Cette question n'est pas d'actualité pour les grandes langues mais elle est très préoccupante pour les petites. Il convient de noter que même si le lituanien n'est pas la plus petite langue européenne par le nombre de locuteurs, elle a fortement subi l'influence des idiomes voisins, surtout pendant la période soviétique. L'utilisation du russe a sensiblement modifié la syntaxe et le vocabulaire du lituanien. Aujourd'hui, le problème s'est déplacé : la présence de l'anglais se ressent partout. Comment trouver un juste milieu sans refuser l'usage des autres langues ? Dans le monde

³ Voir : Ona Kažukauskaitė, *Le grand dictionnaire de la langue lituanienne, une histoire de cent ans*, in : *Cahiers Lituaniens*, n°3, 2002.

actuel, nous devons certes connaître plusieurs langues, mais nous voulons aussi sauvegarder notre idiome. Dans la publicité par exemple, il est très à la mode actuellement en Lituanie de surprendre avec des mots étrangers. Face à cette situation, la mission de la Commission est donc aujourd'hui « de définir une politique de la langue pour la protéger et la sauvegarder » sous le contrôle du Seimas. Un des points de cette politique est d'améliorer l'utilisation de la langue lituanienne dans le domaine des relations de travail. Souvent, les dirigeants d'entreprise étrangers ne connaissent pas la langue officielle du pays. De plus, ils demandent à leurs employés de s'exprimer dans la langue de l'employeur. Pour Jūratė Palionytė, la directrice adjointe de la Commission, « il faut qu'un salarié lituanien, travaillant en Lituanie, puisse s'exprimer sur son lieu de travail dans sa langue maternelle. Dans certaines entreprises, la documentation est souvent très mal traduite ou affichée en langue étrangère ».

La Commission prépare ainsi un projet de loi sur la langue lituanienne. La loi actuelle, votée en 1995, avait pour but de « solder » les relations avec la langue russe, jamais citée nommément dans le texte, ce qui, vu le contexte de l'époque, peut facilement se comprendre. Cette loi a bien rempli sa mission. Aujourd'hui, il faut délimiter les rapports avec l'anglais dans le nouveau contexte politique, économique et culturel. La nouvelle loi devra définir plus clairement les cas d'utilisation de la langue nationale, valoriser son usage dans les lieux publics, renforcer les responsabilités des institutions linguistiques des districts et garantir le soutien et la protection de la langue. Elle devrait aussi soutenir les communautés étrangères qui s'investissent dans la protection du lituanien et aider les institutions de l'Union européenne à sauvegarder les richesses linguistiques et culturelles de l'Europe. Cette nouvelle loi sur la langue devrait entrer en vigueur en 2007.

Dans toute la Lituanie, la bonne application de la loi sur la langue et le respect des décisions de la Commission sont contrôlés par l'Inspection d'État de la Langue (VKI)⁴, qui existe depuis 2001 en tant qu'institution gouvernementale autonome relevant du Ministère de la Culture. C'est une véritable « police » de la langue ayant pour objectif de veiller à ce que le lituanien soit utilisé officiellement, publiquement, et de façon correcte. Pour atteindre cet objectif, l'usage de la langue est surveillé dans chaque district par des contrôleurs linguistes, l'Inspection coordonnant leur travail pour toute la Lituanie. Les premières institutions visées par ce contrôle sont les médias : presse écrite, télévision et radio. Le Code administratif prévoit des amendes pouvant aller jusqu'à 1 500 litas, le montant de l'amende étant proportionnel à l'importance de la faute commise. L'édition, la publicité, le

⁴ En lituanien : *Valstybinė kalbos inspekcija*

théâtre, Internet et le milieu des entreprises n'échappent pas non plus au contrôle. Quand un présentateur de télévision fait des erreurs d'accentuation, l'Inspection, après avoir constaté la répétition des mêmes erreurs lors des émissions suivantes, envoie une notification au responsable de l'émission. Si aucune amélioration n'est constatée, la rédaction visée se voit infliger une amende. Si le contrôleur trouve une faute dans une publicité ou s'il entend une faute grave, il rédige aussitôt un procès-verbal dans lequel sont désignés les fautifs et les responsables. Il existe une liste des huit plus grandes fautes ; elles sont considérées comme graves par la Commission et, bien sûr, sanctionnées par l'Inspection. Par exemple, d'après le Code administratif, lorsque des programmes de télévision ou des films sont diffusés sans traduction, le responsable peut être sanctionné par une amende allant de 500 à 700 litas. Un nom géographique transcrit incorrectement dans des actes juridiques ou dans d'autres documents publics peut coûter aux responsables de 300 à 400 litas, et il en va de même pour l'entreprise qui n'utilise pas la langue officielle sur ses panneaux d'affichage.

Aucun livre ne peut être édité sans validation de la Commission. Cela peut paraître étonnant mais près de la moitié des épreuves de livres présentées à la Commission sont retournées chez les éditeurs pour correction. Cette situation est le résultat d'une grande concurrence dans le monde de l'édition. Les bons relecteurs sont rares et il n'existe aucune formation pour cette profession. La Commission envisage donc de concevoir avec les universités des cours dans cette discipline.

La création d'une base de données terminologique est un autre grand chantier de la Commission. Ces données seront très utiles pour les nombreux spécialistes, surtout pour les traducteurs qui travaillent dans les institutions européennes. Les linguistes se sont aperçus que, même dans le droit lituanien, la même chose était parfois nommée de différentes manières. Cette base terminologique, créée par la loi, s'appuiera sur les très nombreux dictionnaires existants et compilera des dizaines de milliers de termes de différentes spécialités. Tout un chacun pourra proposer des mots dans cette base mais seuls les spécialistes pourront les y introduire.

Notons encore l'effort des institutions publiques pour créer des liens avec la langue sœur, le letton. En effet, grâce à une collaboration étroite entre les linguistes des pays voisins, il est possible de consulter gratuitement le dictionnaire letton-lituanien sur Internet.

La Commission est engagée aussi dans un travail éducatif et consultatif. Chaque jour, des conseillers répondent aux particuliers, par téléphone ou Internet. Tous les matins, la radio nationale diffuse des émissions spéciales sur la bonne pratique de la langue. Une chaîne de télévision privée consacre une rubrique de quelques minutes sur les mêmes questions. Par contre, la presse écrite n'aborde plus qu'occasionnellement le sujet.

Enfin, la Commission est également amenée à donner son avis sur des questions liées à l'évolution des mœurs. Ainsi, traditionnellement, en Lituanie le nom de famille montre le statut marital de la femme. Au vu de son nom de famille, on peut tout de suite savoir si elle est mariée ou non. En effet, le nom de famille se termine par *-ienė* (exemples : Vaitkienė, Daunorienė) pour une femme mariée et par *-aitė* (Daunoraitė), *-utė* (Vaitkutė) ou autre pour une jeune fille. Actuellement, un mouvement de femmes cherche à défendre le principe de l'égalité dans ce domaine et veut changer cette tradition, y compris devant les tribunaux. Ainsi, certaines femmes veulent garder leur nom de famille dans sa forme masculine (Vaitkus, Daunoras). La Commission est plutôt favorable à une forme neutre, encore vivante dans certains dialectes : Vaitkė, Daunorė. Il faut noter que le choix des formes féminine ou masculine des noms lituaniens est actuellement prévu dans le projet de loi sur la langue.

Nombreux sont ceux qui voient la Commission enfermée dans sa tour d'ivoire. Comme le reconnaît Jūratė Palionytė, lors d'assemblées publiques, les intervenants n'osent souvent plus s'exprimer librement quand ils apprennent la présence de linguistes dans leurs rangs. Les recommandations de la Commission sont en effet parfois difficiles à appliquer et les intellectuels tendent à apparaître comme les seuls détenteurs du langage correct. Actuellement, la Commission s'attache à briser cette image et tente de se rendre plus accessible et plus proche des utilisateurs⁵.

⁵ Liens utiles sur Internet : Commission d'Etat de la Langue Lituanienne : www.vlkk.lt.
Inspection d'Etat de la Langue : <http://vki.lrs.lt>.
Institut de la Langue Lituanienne : <http://www.lki.lt>.
Dictionnaire letton-lituanien : <http://www.letonika.lv>



Jan Bułhak, Rue des Bernardins, Vilnius 1913

Le Livre du Destin¹

Une nouvelle d'Antanas Biliūnas

Cela se passait il y a longtemps, bien longtemps, dans ces temps peut-être où sur les chemins veillaient des pierres vivantes, et sur leur poitrine mousue se blottissaient, cherchant la chaleur, des *Sigutė*² orphelines chassées de la maison par leur marâtre et durement fouettées par les pluies d'automne. En ces temps-là, peut-être dans notre petit pays, peut-être ailleurs – personne ne le sait plus maintenant, personne ne s'en souvient plus nulle part – s'élevait une gigantesque montagne que les hommes appelaient la Sauvage. Elle était de tous côtés si abrupte, si élevée, que non seulement un homme, non seulement les bêtes des montagnes, mais même les oiseaux aux ailes puissantes n'auraient pu atteindre son sommet. Mais cela, personne ne le tentait non plus : tout ce qui vivait – hommes, bêtes, oiseaux – pendant le jour redoutait la montagne et se courbait devant elle, et pendant la nuit s'enfuyait loin d'elle, comme d'un spectre ou d'une terreur mortelle.

Lugubre et effrayante apparaissait la Sauvage : tout le monde la craignait, personne ne l'explorait, personne n'y vivait. Seuls les nuages gris escadaient avec peine les épaules bossues de la montagne ; seul le vent des hauteurs tourbillonnait éternellement autour des rares bosquets de sapins qui poussaient dans ses clairières sillonnées de rides.

Au sommet de la Sauvage, là où ne poussaient même plus de rares bosquets de sapins, se profilait, énorme, un vieux château de pierre noire. Qui l'avait construit, et quand, personne ne le savait. Personne non plus n'avait jamais vu le château. Mais tout le monde savait qu'il existait et se dressait au sommet de la montagne, inaccessible à l'homme, par-delà le vol de l'oiseau, sinistre et solitaire.

Pourtant, le vieux château n'était ni abandonné, ni désert. Invisible à tous, plein de colère, mystérieux, terrible, y vivait le souverain des hommes, et de tout ce qui naît, vit et meurt sur cette terre : le Destin. Tous les êtres le fuyaient, même s'ils savaient qu'ils ne fuiraient nulle part ; tous les êtres se cachaient de lui, même s'ils savaient qu'ils ne se cacheraient nulle part. Et le Destin, enfermé dans la tour ténébreuse de son château noir, enfoui dans ses pensées encore plus ténébreuses, jour et nuit écrivait avec une plume de

¹ Titre original : *Pasaka apie knyga*. Nouvelle parue dans le recueil *Puntuko akmuo*, Vaga (Vilnius), 1970. Concernant l'auteur Antanas Biliūnas (1905-1970), cf. le dernier paragraphe de l'éditorial *infra* p. 5.

² Personnage de contes populaires lituaniens.

feu dans un grand livre de pierre. Le temps passait, les siècles et les millénaires s'enfuyaient, les hommes naissaient, vivaient et mouraient, et le Destin écrivait encore, écrivait toujours. Ce qu'il écrivait, nul ne le savait, mais tout le monde croyait que chaque mot écrit d'une plume de feu dans le livre de pierre du Destin fixait le sort de chacun : beaucoup de chagrins, très peu de joies, et pas du tout de bonheur.

Le Destin, souverain du château noir, avait deux filles. L'aînée s'appelait Malfaisance, et la cadette Consolation. Elles seules savaient ce que leur père écrivait sur les feuilles de pierre, quel signe de destinée il traçait de sa plume de feu à côté des noms de ceux qui naissaient. Mais les filles séjournaient très rarement dans le château de leur père, elles s'en absentaient parfois un siècle entier, et peut-être davantage encore.

Envoyées par lui, elles erraient à travers le monde, marquant sur les pierres du bord de la route les signes du Destin : encore aujourd'hui on peut, dit-on, les trouver sur le dos des plus grosses pierres. Là où l'aînée, Malfaisance, avait mis le signe, pleuraient la misère et la pauvreté ; là où la cadette, Consolation, avait placé sa marque, même le cœur froid de la pierre battait de charité et de compassion.

Telle était la volonté du Destin.

On ne sait où ni quand précisément, mais cela est sûr : en ces temps mêmes où le Destin, jour et nuit, écrivait de sa plume de feu dans le livre de pierre les signes mystérieux du sort, régnait un roi puissant. Riche et vaste était son royaume, mais son bonheur n'était pas si grand. Le roi, veuf, avait un fils unique, qu'il aimait infiniment. Petit, c'était un garçon joyeux et sans souci. Mais en grandissant, il changea complètement. Bien qu'il fût sain et robuste, beau, bon et sage, personne ne le voyait jamais joyeux et rieur : devenu grand, le prince héritier ne savait plus rire. Des jours entiers il marchait pensif dans les jardins royaux, ou restait assis, enfermé dans sa chambre, à méditer on ne sait quelles sombres pensées. Le père voyait et savait cela, mais ne pouvait comprendre quel mauvais sort avait dérobé au cœur de son fils le bonheur, à ses lèvres le rire.

Un jour, le père dit à son fils :

- Mon fils, tu ne sais déjà plus rire ; bientôt peut-être, tu oublieras aussi de parler. Pourquoi es-tu toujours silencieux ? A quoi penses-tu ?

- A mon destin, répondit étonnamment vite le jeune prince, comme si depuis longtemps il avait attendu de son père une telle question.

- A ton destin ? s'étonna le roi. Ton destin m'est déjà connu, depuis longtemps : quand je mourrai, tu prendras ma place et tu gouverneras avec bonheur et sagesse notre pays.

- Et d'où sais-tu, père, que tel est mon destin ? interrogea, pensif, le jeune homme.

- D'où je le sais ? Tous les sages disent que c'est écrit sur la pierre de ton

destin, répondit le roi.

- Mais est-ce que tu as lu toi-même ce qui est écrit là-bas sur la pierre de mon destin ? interrogea encore, incrédule, le fils.

- Non, je ne l'ai pas lu moi-même, répondit, un peu troublé, le père. Mais tu es né dans le lit d'un roi, et c'est là le signe que le destin écrit sur ta pierre est bien celui-là.

- Non, je ne le crois pas ni ne le croirai tant que je n'aurai pas vu de mes yeux ce qui est écrit sur la pierre de mon destin, tant que je n'aurai pas rencontré mon destin face à face, dit avec émotion le prince, trahissant ses pensées secrètes.

- Mon fils, que dis-tu ? s'écria le roi plein d'étonnement. Tous les hommes, depuis les siècles des siècles, courent et se cachent loin de leur destin inconnu, et toi tu veux le rencontrer face à face ! Sache-le, le destin de l'homme arrive même sans qu'on le cherche.

- Et il n'est pas arrivé jusqu'à moi ; c'est pourquoi j'ai décidé d'aller moi-même le chercher, répliqua le prince. Et j'accomplirai cela sans attendre un instant, je partirai aujourd'hui même.

- Aujourd'hui même ? dit le roi, et il regarda son fils en versant des larmes. Tu vas donc me laisser seul, vieux et malheureux ?

Attendri lui aussi, le prince regarda son père.

- Père, finit-il par dire, tu as été pour moi un bon père ; je regrette pour toi, mais je ne peux me conduire autrement : ton destin t'ordonne de rester ici, et le mien m'appelle ailleurs.

- Peut-être cela doit-il être ainsi, dit le roi après avoir réfléchi. Va, mon fils, et il lui posa ses deux mains sur la tête, en signe de consentement et de bénédiction.

Le prince s'inclina et sortit, non seulement de la chambre de son père, mais aussi du palais royal, par-delà lequel il croyait devoir trouver, dans le vaste monde, son destin.

Longtemps le prince erra dans le vaste monde, il visita bien des pays inconnus, vit bien des choses nouvelles, rencontra bien des hommes, connut bien des épreuves ; il apprit beaucoup ; il apprit surtout à travailler, à mériter son pain par son dur labeur. Mais la pierre de son destin, nulle part il ne la découvrait. Il ne rencontrait pas son destin, qu'il cherchait depuis plusieurs années, après avoir quitté sa maison natale. Cheminant toujours, il se persuadait fortement d'une seule vérité : le destin de tous les hommes est identique, ils naissent dans les souffrances, vivent dans la misère et la pauvreté, et meurent finalement dans le chagrin et le désespoir.

C'était une chaude journée d'été. Le prince, fatigué d'avoir longtemps cheminé, couvert de poussière et altéré, s'approcha d'une source qui bouillonnait à la lisière d'un petit bosquet et s'assit pour se reposer. Ayant lavé son visage baigné de sueur et bu de l'eau fraîche, il poussa un profond

soupir et se dit à mi-voix : S'il n'est pas de bonheur pour les hommes, qu'ils aient au moins la consolation !

- Me voici, répondit une voix inattendue, cordiale et engageante, et le prince ébahi vit une belle jeune fille qui, souriante, s'approchait de la source en suivant le talus. Me voici, tu m'as appelée ?

- Qui es-tu ? interrogea avec étonnement le prince voyageur.

- Je suis Consolation. Pendant des centaines, des milliers d'années, j'ai erré par le monde comme une ombre invisible, et j'ai attendu que quelqu'un m'appelle par mon nom et ainsi me délivre du sortilège qui m'empêchait d'aller auprès des hommes. Toi le premier tu m'as appelée par mon nom, et je suis venue. Dis-moi qui tu es, où tu vas et ce que tu veux. Peut-être pourrai-je t'aider de quelque manière, et ainsi te récompenser.

- Qui je suis ? répondit en souriant tristement le voyageur. Il y a bien longtemps j'étais fils d'un roi, et maintenant je suis un homme fatigué, qui depuis plusieurs années erre à travers le monde et cherche la pierre de son destin pour apprendre ce qui y est écrit, pour voir de ses yeux son destin. Mais en quoi peux-tu m'aider ?

- Je le peux, répondit tranquillement Consolation : je suis la fille du Destin lui-même.

A ces mots le prince poussa un cri, mais Consolation lui toucha doucement la main et le jeune homme retrouva son calme. « Ma sœur Malfaisance et moi, poursuivit-elle, connaissons bien toutes les pierres jetées sur cette terre par le destin des hommes : la tienne n'y est pas. »

- D'où sais-tu cela ? demanda le prince, incrédule.

- Je le sais, affirma encore Consolation, parce que ma sœur et moi, sur l'ordre de notre père le Destin, jusqu'à maintenant avons mis sur les pierres les signes du sort. Et à ton nom nous n'avons inscrit aucun signe. La pierre de ton destin n'existe pas, j'en suis certaine.

Le jeune homme, ébahi et troublé, écoutait parler Consolation.

- Donc, je n'ai pas de destin ? dit-il enfin, étonné et affligé. Donc, je suis un homme sans destin ?

- Oui, répondit en souriant Consolation, tu n'as pas de destin, mais ton cœur est hardi et droit, ta volonté forte et ton intelligence claire.

Pendant quelques minutes le prince et Consolation restèrent silencieux, regardant pensivement la source qui bouillonnait.

- Est-ce que je peux voir le Destin ton père, le regarder droit dans les yeux, et lui demander pourquoi les malheureux humains le craignent et le maudissent depuis tant de siècles ? s'enquit soudain le prince voyageur en jetant un coup d'œil plein de colère sur Consolation.

- Non, tu ne peux pas, répondit d'une voix apaisante Consolation ; et elle ajouta : Et il ne faut pas le maudire. Qui sait ? peut-être le Destin mon père a-t-il lui aussi son destin, lourd et terrible. Il ne donne pas le bonheur aux

hommes, c'est vrai. Mais est-il heureux lui-même, nul ne le sait. Et l'on ne peut donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même.

Sur ces mots, Consolation se mit à ramasser les mousses moelleuses de la forêt et des herbes odorantes ; elle les entassa sous un chêne qui bruissait tout bas, juste à côté de la source. Ayant confectionné ainsi une couche confortable, elle mena près du chêne le voyageur fatigué et lui dit de se mettre au lit.

- Tu es fatigué : couche-toi, et repose-toi tranquillement ; moi, pendant ce temps je me rendrai chez mon père le Destin et j'apprendrai ce qui est écrit dans son livre de pierre à propos d'un homme sans destin...

Cela dit, Consolation se changea en ombre lumineuse, s'éleva dans les airs et se dirigea dans le soir tranquille vers la haute montagne sauvage où se dressait le château du Destin. Et à peine le voyageur eut-il posé sa tête fatiguée sur les mousses et les herbes parfumées de la forêt, qu'il tomba dans le sommeil profond et ténébreux où s'évanouissent non seulement la réalité, mais aussi les songes.

Quand Consolation arriva au château de son père, le Destin était assis dans la tour obscure et feuilletait pensivement le colossal livre de pierre dont il avait commencé à écrire la dernière page. En voyant sa fille, il ne s'étonna ni ne se réjouit, mais demanda seulement d'un ton taciturne :

- Pourquoi es-tu venue seule ? Où est Malfaisance ?

- Malfaisance est restée parmi les hommes, répondit Consolation, et je suis venue t'informer que l'on m'a aujourd'hui appelée par mon nom et que désormais ont pris fin les sortilèges qui m'interdisaient de me montrer aux hommes.

- Qui t'a appelée par ton nom ? demanda le Destin, dont la voix brusquement changée semblait surgir des ténèbres.

- Un homme qui n'a pas de destin, et dont le nom, même sur ton livre de pierre, n'est peut-être pas écrit, répondit calmement Consolation.

À ces mots, le Destin saisit brusquement le livre colossal et se mit à tourner fébrilement les pages. Sa fille attendait sans rien dire.

- Non, son nom n'y est pas, dit le Destin après avoir tourné la dernière page. Donc, mon heure longtemps attendue est venue, car un homme sans destin, c'est mon destin. Aujourd'hui, à minuit juste j'écrirai la dernière ligne dans le livre de pierre, à minuit juste ma plume de feu s'éteindra, et en même temps que sa clarté prendra fin mon pouvoir séculaire : je disparaîtrai.

- Et moi ? demanda avec inquiétude Consolation.

- Toi, tu ne disparaîtras pas, répondit son père. Tu vivras éternellement dans ce don que voici, et que j'enverrai par ton entremise au premier homme sans destin. Je sais que les hommes m'ont beaucoup maudit, peut-être avec raison, mais ce don, ils en parleront seulement en bien.

Ayant ainsi parlé, le Destin donna à sa fille un petit objet, noyé dans les ténèbres, et prit dans sa main la plume de feu, qui achevait déjà de s'éteindre. Consolation se jeta aux genoux de son père et lui demanda d'une voix tremblante :

- Et Malfaisance, est-ce qu'elle vivra ?

- Non, Malfaisance disparaîtra elle aussi, répondit-il à voix basse. Sinon maintenant, du moins à la longue, dans un grand nombre d'années... Seul ce qui est bien vit éternellement et ne disparaît jamais. Et maintenant va, ma fille, et ne reviens jamais ici.

Consolation regarda tristement son père, presque invisible dans les ténèbres, et la plume de feu du destin qui finissait de s'éteindre, et elle sortit sans bruit de la tour et du château.

Quand, au matin, s'éveilla le prince endormi sous le chêne, le soleil brillait gaiement, la brise faisait doucement bruire les feuilles du chêne, les oiseaux insoucians chantaient dans le bosquet, la fraîcheur de la source bouillonnante s'exhalait sous les rayons du soleil, et il semblait que dans chaque gouttelette de rosée matinale souriait, apaisante, la fille du Destin, la bonne Consolation. Bien qu'il ne fût pas possible de la voir, le jeune homme sentait clairement qu'elle était là. Ayant regardé autour de lui, il vit une chose qu'il n'avait encore jamais vue, posée sur les herbes parfumées à l'endroit même où quelques instants plus tôt reposait sa tête. C'était le don du Destin disparu, le premier livre, père de tous les livres. Mais ce livre extraordinaire, l'homme devait à présent l'écrire, maintenant qu'il n'était plus soumis au Destin.

C'est ainsi que je terminerai mon conte à propos d'un livre, bien que je comprenne qu'il lui manque une fin belle et claire. Mais un conte à propos d'un livre peut-il avoir une fin tant que la dernière page du livre n'a pas encore été tournée ?

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre



Jan Bułhak, Ruelle de Vilnius, environ 1910



Jan Bułhak, Porte de l'Aurore à Vilnius, environ 1910

Sommaire des numéros précédents

N°1 (2000) – Le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, dix ans après, par Vytautas Landsbergis – Chronologie des principaux événements politiques en Lituanie 1990-2000, par Philippe Edel – La vocation européenne de la Lituanie, par Egidijus Navikas – Les collections du Musée M.K. Čiurlionis de Kaunas, par Daina Kamarauskienė – Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie, par Mykolas Sluckis – La situation actuelle du français en Lituanie, par Patrick Donabédian – La Lituanie en marche vers la Francophonie, par Ugnė Karvelis.

N°2 (2001) – La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale, par Antanas Stasiškis – Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923), par Julien Gueslin – La langue lituanienne vu par les linguistes français, par Algirdas Sabaliauskas – Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes, par Guido Michelini – Le grand poète Maironis, par Aldona Ruseckaitė – Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français, par Philippe Edel – «La flûte», une nouvelle de Jurgis Savickis.

N°3 (2002) – M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie, par Nathalie Lorand – L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est, par Philippe Edel – Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique, par Thierry Pinet – Le grand dictionnaire d'une petite nation, une histoire de cent ans, par Ona Kazukauskaitė – «Touché !» et «La fin de Brisius», deux nouvelles de Jonas Biliūnas – «Lettres à Devdorakėlis et autres pensées», fragments de lettres de M.K. Čiurlionis.

N°4 (2003) – Les guerriers lituaniens de Napoléon, par Jean Grison – Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946), mémoires de Aldona Grauzinytė, avec une introduction d'Alain Rechner – Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne, par Arnoldas Piročkinas – Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire, par Ugnė Karvelis – Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie, par Patrick Donabédian – Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien, par Philippe Edel – «L'annuaire téléphonique», une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė.

N°5 (2004) – Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972), par Birutė Burauskaitė – L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste, par Karolina Paliulis – «Sur les forêts de Lituanie» un texte de Jean-Emmanuel Gilbert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz – L'art des croix en Lituanie, par Alė Počiulpaitė – Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas, par Joanna Ostaszewska-Nowicka – Vytautas Valius, graveur-illustrateur-peintre, par Philippe Edel – Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot, par Ugnė Karvelis – «Le conte des deux rois», une nouvelle de Kazys Saja.

N°6 (2005) – Une leçon d'histoire vivante : Vanda Juknaitė et les déportés de Laptev – La ligne artistique de Stasys Krasauskas par Aistė Jurga Krasauskaitė – L'herbe qui endort les ours, une vieille légende lituanienne, par Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik – Regard sur la Lituanie : «Lokis» de Prosper Mérimée, par Jean-Claude Lefebvre – Oscar Vladislas de Lubicz Milosz, poète français, diplomate lituanien, par Janine Kohler – Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien, par Lucija Černiuvienė – La nouvelle prose lituanienne (1989-2005), par Laimantas Jonušys.

Turiny

Rusijos atsitraukimo šešėliai : Vilna 1812 – Vilnius 2002

Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli ir Thierry Vette, CNRS darbuotojai, Viduržemio Jūros universiteto (Université de la Méditerranée) prancūzų biologinės antropologijos grupės nariai, Marselis

Vilniaus meteoritai, akmenys, pakeitę mokslo istoriją

Piotras Daszkiewiczzius, biologas ir mokslo istorikas, Nacionalinio gamtos istorijos muziejaus Paryžiuje kuratorius ir Radosławas Tarkowskiš, Krokuvos Pedagogų kolegijos Geografijos instituto darbuotojas

Vilniaus fotoevangelija pagal Janą Bułhaką

Margarita Matulytė, fotografijos istorikė, Vilnius

Filosofija : Emmanuelio Levino grįžimas į Lietuvą

Jūratė Baranova, Vilniaus pedagoginio universiteto filosofijos katedros profesorė

Vaizduojamieji menai : dirbtinumo magija Kęstučio Grigaliūno kūryboje

Laima Kreivytė, meno kritikė, Vilnius

Dėl rusėnų kalbos vartojimo Lietuvos Didžiojoje Kunigaikštystėje

dr Elmanas Meilus, Lietuvos istorijos instituto vyresnysis mokslo darbuotojas, Vilnius

Lietuvių kalbos saugotojai

Aida Kiškytė-Degeix, Limožo universitetas

« Pasaka apie knygą »

Antano Biliūno apsakymas, į prancūzų kalbą vertė Jean-Claude Lefebvre

Summary

The Shadows of the Russian Retreat: Vilna 1812 – Vilnius 2002

by Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli and Thierry Vette, CNRS researchers, members of the French Team of Biological Anthropology at the University of the Mediterranean, Marseilles

Vilnius Meteorites, the Stones that changed the History of Science

by Piotr Daszkiewicz, biologist and science historian, curator of the Museum of Natural History, Paris, and Radosław Tarkowski, researcher at the Institute of Geography of the Pedagogical College of Krakow

The Photographic Gospel of Vilnius according to Jan Bułhak

by Margarita Matulytė, historian of the photography, Vilnius

Philosophy: Emmanuel Levinas' Return to Lithuania

by Jūratė Baranova, professor of Philosophy, Vilnius

Plastic Arts : The Magic of Artificiality in Kęstutis Grigaliūnas' Work

by Laima Kreivytė, art critic, Vilnius

On the Use of Ruthenian in the Grand Duchy of Lithuania

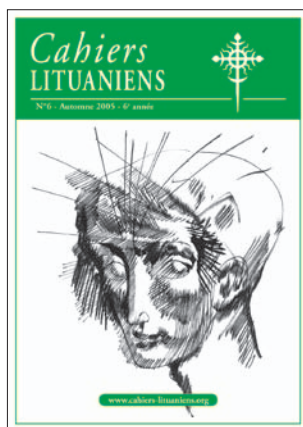
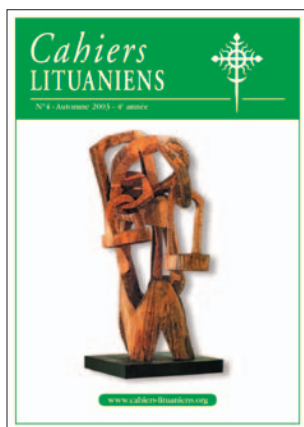
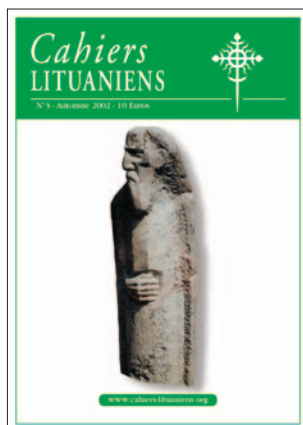
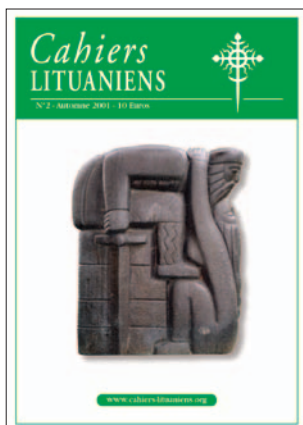
by Elmanas Meilus, researcher at the Lithuanian Institute of History, Vilnius

The Guardians of the Lithuanian Language

by Aida Kiškytė-Degeix, University of Limoges

« The Book of Destiny »

Short story by Antanas Biliūnas, translated into French by Jean-Claude Lefebvre



Pour en savoir plus sur les œuvres représentées en couverture et leurs auteurs :
www.cahiers-litvaniens.org/artistes

Les Cahiers Litvaniens
sont publiés avec le soutien de la

**FONDATION ROBERT
SCHUMAN**
L'EUROPE EN ACTIONS

www.robert-schuman.org

N° ISSN 1298-0021
N° ISBN 2-9521912-3-9



9 782952 191234